

# Journal de Gérard Leclerc

*Morceaux choisis entre mai 2006 et janvier 2007*

19 mai

[...] Reçu l'ouvrage de Patrice de Plunkett sur L'Opus Dei (Presses de la Renaissance). L'aperçu historique des premières pages sur les années de fondation de l'œuvre dans le climat de la guerre civile espagnole m'a semblé juste et judicieux. Pour la première fois, j'ai eu l'impression de comprendre la spécificité et l'originalité du fondateur Josemaria Escriva de Balaguer. En faire un suppôt du franquisme constitue un contresens. Je ne savais pas, par ailleurs, que Jean-Baptiste Montini (le futur Paul VI) avait été le meilleur avocat au Vatican du mouvement à son origine. [...]

[...] Je ne puis m'empêcher d'avaler le dernier Zeev Sternhell (Les anti-Lumières. Du XVIIIe siècle à la guerre froide, Fayard). A peu près sûr de me trouver en désaccord avec lui, tout en étant très intéressé par sa recherche. Jean-Marie Domenach, profondément blessé par ses accusations contre Mounier et Esprit pensait qu'il était complètement à côté de la plaque, dans le contre-sens total, mais il lui reconnaissait au moins ce mérite de "travailler". Ici, le sujet est magnifique. J'ai peur que la systématisation de Sternhell n'aboutisse encore à des blocages, des incompréhensions majeures.

20 mai

Il m'a bien fallu subir le film de Ron Howard que j'ai trouvé interminable, bavard, d'une niaiserie à toute épreuve. Pour qui n'a pas lu le roman de Dan Brown, le scénario est-il compréhensible ? J'en doute. Je suis d'accord avec Marie-Noëlle Tranchant qui, dans Le Figaro, note : «En prenant la chose au sérieux, Da Vinci Code "le film" grosse tartine didactique, atteint ce résultat paradoxal de faire ressortir la solennelle crétinerie de l'histoire.» Le sérieux de plomb d'une histoire à dormir debout ne résiste pas à l'image, en dépit des artifices possibles. Ou alors il fallait se laisser aller au fantastique. Mais cela aurait été au détriment de toute plausibilité.

J'avais déjà pas mal travaillé en réfléchissant à L'Amour en morceaux (Presses de la Renaissance), grâce à Denis de Rougemont, aux équivoques mortelles de l'amour gnostique. Il me semble qu'il faudrait revenir complètement sur le sujet. Car la Marie-Madeleine de Dan Brown renvoie sans nul doute à la Marie-Sophia des gnostiques. Il est vrai qu'il ne dit rien de "l'histoire amoureuse", ce qui lui permet d'échapper aux difficultés inscrites dans le phénomène passionnel. Sa discrétion sur le sujet lui permet d'éluider la question de fond. La prétendue union avec Marie-Madeleine et la postérité qui s'en suit sont évoquées avec une intention sous-jacente. Il s'agit de mettre en valeur l'innocence de la sexualité déniée par l'Eglise catholique. Comme si la psychanalyse et les sciences humaines ne montraient pas que cette sexualité était le lieu de toutes les équivoques névrotiques.

J'ai reçu une lettre instructive d'une auditrice de ma conférence de mardi soir. Elle me fait part des travaux d'un de ses anciens professeurs à l'université de Rennes sur le contenu du mythe gnostique, qui se rapporterait constamment au "fils de la veuve". Je cite : "Le Dieu civilisateur est tué par un tyran et son fils, dépositaire de la science qui libère les hommes, doit le venger. Le mythe prend bien sûr des formes variées, Horus, Prométhée, Perceval dans le Graal... Dans les contes populaires ce serait le chevalier chargé de délivrer la princesse (mise pour la science). Dans le DVC il paraît alors évident que la descendance de Marie-Madeleine est l'engence qui détient le seul vrai savoir, étouffé par les siècles de la tyrannie de l'Eglise sur les esprits, et qu'il faut, en levant la mystification bimillénaire, venger la mort du maître. Cette vengeance du maître et du père, nous la retrouvons bien chez les francs-maçons modernes qui appuient leurs principes rituels à la légende de la mort et de la vengeance d'Hiram (architecte du temple de Salomon, comme tel symbole du maître de la Connaissance)."

Faut-il voir dans le DVC la vengeance de la déesse outragée avec l'éternel retour du Féminin sacré ? Mais il y a ici une jolie imposture. Dan Brown (ainsi que ses thuriféraires, et ils sont légion, y compris parmi ses prétendus contradicteurs) donne à penser que c'est le christianisme qui a mis l'interdit sur la sexualité alors que c'est le mouvement le plus naturel de la gnose. En voulant rétablir de force la présence de la femme dans la Cène de Léonard de Vinci, Brown donne à croire qu'il réhabilite l'amour humain, y compris charnel, alors qu'il remet à l'honneur l'équivoque du féminin sacré, qui conduit soit à la prostitution des divinités chananéennes, soit au déni de la sexualité qui est l'obstacle dénoncé par tous les gnostiques au culte de l'amour pur.

[...]

[...] Le livre de Patrice de Plunkett sur l'Opus Dei est remarquable à tous points de vue. Il fait comprendre notamment comment Balaguer ne pouvait souffrir le national-catholicisme espagnol avec l'instrumentalisation de l'Eglise par le régime franquiste et la Phalange. Il montre clairement que le mythe de la richesse de l'Opus est fantasmagorique. J'ai apprécié aussi son démontage du témoignage d'une "victime" fondée sur un retournement psychologique : reporter sur l'objet que l'on a idéalisé tout le ressentiment qui résulte de son propre échec. Il y a chez certains journalistes une aptitude confondante à se laisser prendre par ce type de victimes qui parleraient forcément vrai puisqu'elles confortent tous les préjugés que l'on a à l'encontre de la prétendue secte. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de phénomènes sectaires avec leur processus pervers. Mais en transposer le mécanisme sur l'Opus Dei ne garantit pas lucidité et rapport juste à la réalité.

21 mai

On m'a soumis un texte de Pierre Lance à paraître dans une revue que je ne connais pas. Le nom de l'auteur, par contre, m'est connu. Il faisait partie, déjà, il y a une trentaine d'années de la mouvance païenne "Nouvelle Ecole". J'ai accepté de donner une réponse, car on ne peut laisser passer ce genre d'affirmations sans répliquer. Voici donc ma réponse, écrite non sans indignation.

Pour peu qu'on ait quelque lumière sur l'histoire du christianisme, et notamment de ses origines, on ne peut qu'être ahuri des affirmations de Pierre Lance sur le roman de Dan Brown, qui n'est qu'un tissu d'inepties, de contresens et de calomnies. Qu'on partage la foi chrétienne ou non, il y a quand même un minimum de sens critique exigible, même lorsqu'il s'agit d'un ouvrage qui mêle volontairement, fiction, fantasmagorie et affirmations historiques. Il n'y a personne d'informé qui puisse prendre au sérieux le prétendu mariage de Jésus avec Marie-Madeleine qui relève du délire d'interprétation, la rocambolesque postérité de cette union imaginaire et le complot qui aurait permis au "Vatican" de cacher la vérité depuis deux mille ans ! Le Christianisme, même réduit au phénomène de civilisation majeur qu'il est aussi ne peut être traité d'une façon aussi cavalière.

Pierre Lance est d'autant plus préparé à souscrire au délire du romancier qu'il est manifestement en accord avec la vision gnostique que Dan Brown impose à l'histoire et qui, au fond, détruit la singularité de l'Incarnation du Verbe de Dieu au profit du retour aux vieilles mythologies païennes, notamment au féminin sacré. C'est une tendance récurrente qui hier produisait la Maria-Sophia des gnostiques et alimente aujourd'hui tout le courant "New Age".

Le même excès d'imagination a aussi manifestement séduit Pierre Lance qui, comme Dan Brown, développe à l'égard de l'Opus Dei un procès en sorcellerie, fondé sur des calomnies, maintes fois réfutées, mais toujours réaffirmées avec la même confondante suffisance. Rien n'est vrai dans la suite d'affirmations sur le mouvement catholique. Il est ridicule de parler d'opacité, de soumission à propos de ces membres de l'Opus Dei que nous pouvons côtoyer librement et qui sont des gens tout à fait normaux, équilibrés et, au surplus, d'une générosité exemplaire à l'égard des plus démunis. Les milliers d'étudiants formés à l'Université de Navarre fondée et animée par l'Opus Dei n'ont jamais manifesté le moindre symptôme de gens manipulés par les sectes. Quant à "l'énorme puissance financière" de l'Opus, elle est également imaginaire. Un journaliste américain a tenté d'établir la totalité des actifs du mouvement dans le monde. Il est arrivé à un total de 2,8 milliards de dollars, chiffre au demeurant discutable (quelle est la valeur d'un réseau d'hôpitaux au service des pauvres en Afrique ou en Amérique du sud ?). Quand on sait qu'une firme comme Général Motors déclare, en 2003, 455 milliards de dollars d'actifs on peut rétablir les proportions et constater que le seul Archidiocèse de Chicago a un budget correspondant à celui de cette institution internationale dont la finalité est tout autre que lucrative ! [...]

[...] Quant à l'affaire de l'IOR, la Banque du Vatican, qui aurait été renflouée par l'Opus Dei, elle est également complètement travestie. Dan Brown dit n'importe quoi. Il a d'ailleurs eu la prudence de retirer dans le liminaire de son livre l'affirmation selon laquelle tout ce qu'il rapporte serait vrai. Il n'y a plus que les lieux, de réels. Encore un effort, Monsieur Brown pour affirmer simplement votre imposture ! [...]

23 mai

Hier soir, beau succès de la soirée organisée par le Père Van Oost et la communauté catholique à l'Hôtel de Ville de Douai. Six cents personnes dans la salle. Des employés municipaux obligés, à cause des normes de sécurité, de fermer les grilles d'entrée. Sujet : le Da

Vinci Code ! Selon les organisateurs, à peu près la moitié de l'assistance est composée de paroissiens, l'autre est venue à cause du sujet. Il y a même quelques militants New Age qui distribuent leurs tracts. L'un d'eux posera la question : "Quand vous résoudrez-vous à admettre que nous passons de l'ère du Poisson à celle du Verseau ?" En d'autres termes : admettez-vous que votre temps, à vous chrétiens, s'achève et que c'est le nôtre qui commence ?

Nous fonctionnerons en trio, ce soir. Paul Airiau qui vient d'écrire un livre avec Régis Burnet sur le sujet aux éditions CLD, Françoise Daligand qui est conservatrice au Musée de Douai (qui fera un exposé sur Léonard de Vinci à partir de photos projetées sur grand écran), moi-même, invité à parler de l'aspect gnostique du problème.

J'avais emporté dans le train le dernier ouvrage du Père Verlinde (Les impostures antichrétiennes, Presses de la Renaissance), qui constitue une somme très complète sur cet aspect : gnosticisme, occultisme, magie sexuelle. Je ne suis pas arrivé au terme (400 pages), mais ce que j'en ai lu m'invite à creuser encore plus la question.

24 mai

Il faut bien que je résume à nouveau mon analyse du phénomène Da Vinci Code, en quoi il reproduit l'offensive gnostique, récurrente dans l'histoire de la pensée.

En quoi le roman est-il gnostique ? Il l'est, fondamentalement, en imposant de l'événement chrétien une "interprétation" qui est contraire aux récits évangéliques ainsi qu'à la Tradition ecclésiale. Notamment celle vécue par les premières générations chrétiennes. Le "mariage" avec Marie-Madeleine n'est pas du tout anodin (comme voudraient nous le faire croire certains), car il opère une refondation de la mission du Christ autour d'une union amoureuse qui décentre le mystère chrétien de son axe Incarnation-Rédemption-Pâques. La vie du Christ marquée par une telle union n'a plus le même sens. Qui plus est : l'insistance sur le féminin-sacré et le retour aux hiérogamies (du style babylonien) impliquent la résorption totale du théologique biblique au profit de la mythologie païenne.

Le christianisme est nié dans sa mystique la plus centrale : la centralité du mystère trinitaire qui est celui-même de l'Amour dont le Christ est le témoin absolu et dont il dérogerait si un projet marital et dynastique venait le parasiter.

Il est nié aussi dans le refus caractérisé de l'Incarnation et donc de l'entrée du Verbe dans la chair et dans l'histoire.

Le religieux-sacré est renvoyé au mythos qui nie que Dieu soit personnel (ou communion de personnes).

25 mai

L'Ascension. Tous les ans, cette grande fête chrétienne pose le paradoxe de notre humanité rachetée, sauvée, appelée à la vie céleste. Nous sommes de ce monde et destiné à un autre "monde à venir". Par son ascension, le Christ nous conduit à ce monde-là qu'il nous est quasiment impossible de définir, sauf dans la foi qui nous ouvre à un mystère au-delà de nos prises. J'ai écrit sur le sujet je ne sais combien d'éditoriaux avec une conviction indéfectible. Mais chaque année, je reprends la question comme à neuf. J'ai reçu, il y a quelques jours, un livre inédit en français sur le cardinal Newman, de Louis Bouyer, le grand théologien. Il s'agit pour celui-ci, à travers la prédication du pasteur qui n'est pas encore membre de l'Eglise catholique, de montrer comment Newman nous introduit au cœur du mystère. Un chapitre intitulé "le monde de la foi" tourne précisément autour d'un sermon de l'époque anglicane consacré à l'Ascension, qui prend le récit de front et en concentre le contenu : "L'Ascension du Christ à la droite de Dieu est merveilleuse, car elle est le gage assuré et comme la preuve manifeste que le Ciel est un certain lieu fixe et précis et non pas seulement un état (comme on dirait l'âme). Cette présence corporelle du Sauveur que les apôtres ont touché de leurs mains n'est pas ici ; elle est ailleurs - elle au ciel. Cette notion scandalise les esprits cultivés et spéculatifs et humilie la raison. La philosophie estime plus rationnel de supposer que Dieu tout puissant, étant un pur Esprit, est partout, et non plus dans un lieu que dans un autre. Elle enseignerait volontiers, si elle l'osait, que le ciel est un simple état de béatitude : mais pour être conséquente, elle devrait également, comme le faisaient les anciens hérétiques dont parle saint Jean, nier le fait que "Jésus-Christ est venu dans la chair" et affirmer que sa présence sur terre était une simple vision..."

Pour être cohérents et fidèles à l'Incarnation, il nous faut prendre au sérieux le récit de l'Ascension et la comprendre, dans la foi, en dehors des catégories de la science qui nous feraient faire fausse route. Je ne puis suivre ici jusqu'au bout la démarche de Newmann, mais elle

nous impose une rigueur doctrinale qui dépasse toutes nos restrictions mentales et nous conduit à une vérité dont il faut nous pénétrer. Toute prétention à la dépasser (ou à la mettre entre parenthèses) nous laissera sur le bord de la route, encore plus ignorants. (Louis Bouyer, Newman, Le mystère de la foi, Ad Solem).

[...] La lecture de Sternhell m'apporte des satisfactions. Il travaille toujours beaucoup, accumule une information précieuse, mais ne me satisfait pas, à cause de ses partis pris, de ses incompréhensions, ses généralisations. Tout n'y est pas faux, loin de là, en dépit de mes nombreuses objections, mais tout n'y est pas vrai. Faire une critique générale de l'ouvrage n'est pas chose aisée, car il faut slalomer entre vérités et erreurs.

26 mai

Hier soir sur KTO, extraordinaire diffusion de l'oratorio du Père André Gouzes à Notre-Dame de Paris. [...]

31 mai

Un déplacement en province m'a empêché de suivre, sur KTO, Benoît XVI dans ses étapes de Cracovie et d'Auschwitz. J'en ai vu quelques images après coup. Saisissant. Je comprends mal que se développent des polémiques sur des sujets secondaires alors que d'évidence il se passait quelque chose de fort. Les historiens peuvent faire entendre leur voix à propos de l'attitude du peuple allemand et ne pas partager l'avis du Pape qui pense que celui-ci a été trompé par une bande de criminels. Il n'empêche que les criminels en chef étaient bien là et que sans eux l'innommable n'aurait pas eu lieu. Il y a bien une responsabilité principale à laquelle s'ajoutent connivences, complicités et non-résistances... Et comment écarter le cas de la famille Ratzinger, qui n'est pas tout à fait isolé, et dont le refus du régime et de ses crimes a été manifeste du début à la fin ?

[...] Un beau projet, celui des Bernardins. Il s'agit d'un bâtiment unique à Paris, fondé par les Cisterciens pour la formation théologique des étudiants au XIIIe siècle. Désaffecté depuis la Révolution, il avait été transformé en caserne de pompiers. Ce qui a eu le mérite de le sauver. Depuis longtemps, Jean-Marie Lustiger rêvait à un autre destin pour les Bernardins. Racheté par l'archevêché, restauré avec le concours de fonds publics, il sera ouvert en septembre 2007 pour un usage culturel, selon le génie du lieu et son enracinement spirituel. Ce sera aussi un atout pour la capitale d'offrir un haut lieu voué à une activité artistique inspirée par la foi et l'esprit de confrontation avec tous les partenaires disponibles.

[...] J'ai terminé l'ouvrage du Père Joseph-Marie Verlinde sur les présupposés gnostiques et antichrétiens du Da Vinci Code. Un beau travail, très documenté et qui m'a permis d'entrevoir le bout de l'itinéraire que je pressentais. C'est un détournement forcené de mystique qui est engagé dans l'affaire, la hiérogamie se substituant au témoignage trinitaire du Fils qui s'engage dans l'affrontement avec la puissance des ténèbres et fait triompher l'Amour rédempteur et libérateur. Face à pareil défi, il n'y a pas de demi-mesure possible ou de réponse dilatoire. Toute complicité, si minime qu'elle semble, avec le détournement mystique, constitue un reniement. En d'autres termes, j'affirme que quiconque récuse les garde-fous dogmatiques du christianisme se rend complice d'un engrenage dont la logique est l'apostasie. Je ne trouve donc nullement innocente la question posée à Philippe Sollers dans Le Monde des religions, alors qu'on l'interroge sur son catholicisme culturel : "La concentration dogmatique du catholicisme, qui n'a pas fait preuve de beaucoup de tolérance envers le paganisme antique ne vous gêne-t-elle pas ?"

La réponse de Sollers est magnifique. Pour lui tous les dogmes du catholicisme, les dogmes fondamentaux, comme l'Incarnation, sont des "chefs d'œuvre" et il adhère à tous les chefs d'œuvre. Autant l'Immaculée Conception que l'infailibilité pontificale. Pour moi, une telle question supposerait un livre entier en réponse. Avec une ferme mise au point sur l'incompatibilité métaphysique et mystique du paganisme et du christianisme. Il ne s'agit pas d'intolérance, notion qui n'a guère de sens ici. Il s'agit de cohérence et de fidélité au mystère chrétien. Celui-ci arraché à son cadre dogmatique, se trouve désarticulé, voué à un syncrétisme absurde et surtout à un contre-sens radical.

A ce propos, Sollers déraille quelque peu en se réclamant d'un certain paganisme : "Je ne suis ni ennemi ni oublieux des dieux grecs par exemple, ni des démons d'ailleurs, dont on ne parle pas assez". C'est son côté amateur, libertin à la Casanova. ("J'ai vécu en philosophe, je meurs en chrétien") qui s'offre tout et son contraire, parce qu'il ne veut rien se refuser. De là, d'ailleurs, la question posée sur l'intransigeance des dogmes qui ne le trouble guère, car il reconnaît le christianisme pour ce qu'il est et il sait fort bien que sans les dogmes, il n'aurait plus d'existence

et d'essence. Beau sujet de réflexion pour l'équipe du Monde des religions, forcément obligée de "surfer" sur toutes les équivoques. de l'interreligieux.

A propos de Sollers, je dirai qu'il s'exprime exactement comme il est quasiment depuis trente ans. Les complicités que je puis avoir avec lui - et que beaucoup n'admettent ni ne comprennent - se trouvent justifiées par ses contradictions. Je ne tiens pas pour nul l'attachement culturel au christianisme, d'autant qu'il ne va pas sans dialogue intérieur, sans prières, sans intercessions et sans une obscure conscience de la Présence providentielle.

1er juin

Dans Le Figaro Littéraire, dix-sept historiens adressent une lettre ouverte à Jacques Chirac pour lui demander de faire entrer Marc Bloch au Panthéon. Le contenu de la lettre est impeccable et j'adhère à cette idée de renforcer et pérenniser la mémoire d'un personnage aussi noble, incarnation du patriotisme le plus intransigeant. Ma seule difficulté tient au Panthéon pour lequel j'éprouve des sentiments contradictoires. J'admets la fonction symbolique d'un lieu dévolu aux gloires de la France. J'écoute, ému, le récit que me font mes amis Foyer de l'entrée de Jean Moulin dans la nécropole, avec le prodigieux discours de Malraux et la grosse larme qui coulait sur le visage du général de Gaulle. Mais j'ai aussi en tête les pages féroces de Philippe Muray sur les palinodies grotesques accomplies autour de ce monument. J'ai déjà raconté ici l'impression sinistre que me fit la visite où j'emmenai mes enfants dans la grande nef de Soufflot ? Je ne supporte pas cette liturgie sacrificielle laïque associée aux souvenirs de la Convention. Ceci dit, je serais quand même troublé par l'événement, si l'on rendait un juste hommage à Marc Bloch !

2 JUIN

Avec tout ce temps dépensé à lire les feuilletons littéraires du jeudi, je pourrais faire part de mes réflexions, ce dont le plus souvent je m'abstiens. Hier, les deux pages du Monde des livres, à propos du centenaire de Samuel Beckett m'obligent à livrer comme un réflexe. Tout cela est loin de moi, même si je ne dénie pas l'intérêt de cette écriture insolite. Je ne soupçonnais pas qu'il y avait un tel lien entre le drame intérieur insupportable de Beckett et son œuvre. Ce qui m'a le plus parlé, c'est le témoignage de Charles Juliet, si proche, si empathique : "Claquemuré en lui-même, allant et venant à l'intérieur de sa prison, Beckett se déteste, se débat, laisse s'écouler les mots qui lui sont murmurés. Mais s'ils soulagent ses tensions, ils ne le délivrent pas pour autant. Les blessures et fractures psychiques subies pendant l'enfance n'ont pu être réparées, si bien qu'il n'a pu mettre fin à sa souffrance : Que voulez-vous, je ne peux pas naître [...] Ils sont tous pareils, ils se laissent tous sauver, ils se laissent tous naître. Il est de fait qu'il n'a pu naître, mais l'aurait-il voulu ? "Je suis celui qu'on n'aura pas, qui ne sera pas délivré". "

Il ne veut pas se saisir de l'issue "extrême-orientale" parce qu'il ne veut pas d'issue. Le radical pessimisme de l'Orient consonait pourtant avec lui... Je ne puis m'empêcher de comparer avec les Confessions de saint Augustin qui font contraste absolu, parce qu'au-delà de l'issue, il y a l'immense respiration de l'âme, les profondeurs d'une intériorité qui ne sonne pas vide. Je sais bien qu'à l'intérieur du christianisme, il est des sensibilités plus douloureuses, celle de mon cher Bernanos, par exemple. J'y songeais il y a quelques jours, ayant à m'exprimer sur un film diffusé il y a déjà longtemps à la télévision. Les prêtres de Douai avaient évoqué un drame affreux, le suicide d'une toute jeune fille. Le nom de "Mouchette" m'était venu naturellement sur les lèvres, avec l'approbation de ces prêtres tous, d'évidence, bernanosiens...

Comme Brigitte Bernanos était présente ce soir-là à St-Louis d'Antin, le souvenir m'est revenu de ce qu'elle m'avait dit un jour sur la Mouchette de Robert Bresson, qui ressemblait plus à une héroïne de Maupassant qu'à la petite fille désespérée des deux romans bernanosiens. Pourtant Bresson avait admirablement réussi Journal d'un curé de campagne.

Un dossier sur George Steiner ne peut me laisser insensible. J'ai donc entrepris la lecture du numéro de juin 2006 du Magazine littéraire, avec le sentiment de revenir sur tout un itinéraire qui commença avec la découverte du livre essentiel qu'est Après Babel. C'est Pierre Boutang qui me l'avait signalé. En quelle année situer la rencontre Boutang-Steiner ? La lecture de L'Ontologie du Secret avait été une révélation pour l'auteur d'Après Babel. Ils ont dû prendre contact après la publication du maître-livre de Boutang.

A ce sujet, je ne puis que réagir avec indignation aux propos de Pierre-Emmanuel Dauzat, assimilant l'amitié Boutang-Steiner aux faiblesses que le critique entretiendrait pour le Rebatet des Deux étendards. Comme s'il pouvait y avoir une équivalence entre Boutang et Rebatet dans l'ordre philosophique ou même politique ! Rebatet a raconté dans ses Décombres la rencontre mémorable qu'il eut après la défaite avec un Boutang furieux, ulcéré par ses convictions

collaborationnistes.

J'ai souvent rappelé les circonstances d'enregistrement de l'étonnant débat télévisé qui mit aux prises le juif Steiner et le chrétien Boutang autour des figures d'Antigone et d'Abraham. Jean-François Colosimo eut l'heureuse initiative d'en publier le texte chez Lattès. Pour moi, l'instant le plus tendu du débat fut celui où Steiner interpella Boutang sur le désir qu'il imputait aux chrétiens de toujours vouloir faire disparaître le judaïsme de l'histoire. Boutang s'indigna au nom de l'Esprit.

Mais je retrouve ce texte retranscrit à l'écrit avec le même sentiment d'un affrontement terrible. Le tragique de l'interrogation commune rend, à certains moments, le langage presque inaudible. Mais voilà qui nous renvoie au dossier du Magazine Littéraire et à l'article de Jean-Luc Pouthier sur "la critique du christianisme". J'ai toujours eu des impressions contrastées sur les interventions de George Steiner à propos du christianisme, qui relèvent plus souvent du "pur réactif" (selon Nietzsche). Mais comment le lui reprocher ?

3 juin

Ce matin, dans Libé, un entretien avec Zeev Sternhell où je le retrouve avec son orthodoxie intellectuelle propre. Là encore, on voit mal comment on lui reprocherait d'avoir des convictions, de revendiquer un libéralisme selon l'esprit des Lumières. La difficulté commence lorsque les convictions veulent s'imposer du point de vue de l'histoire, sans tenir compte de ses ambiguïtés, de ses illogismes, et même de ses réalités brutes lorsqu'elles sont opposées aux convictions.

Mais j'en reviens à son livre sur "les anti-Lumières" et à un passage de sa conclusion où il manifeste un désaccord vif avec Hannah Arendt sur un point sensible. Arendt met en cause "la nudité abstraite de l'être humain" qui désapproprie celui-ci de ses appartenances. C'est, selon la philosophe, une des marques les plus sensibles de l'entreprise totalitaire qui arrache les individus à leurs appartenances concrètes. Sternhell s'indigne au nom de la sauvegarde des droits naturels, universels, de l'individu. L'historienne-philosophe du totalitarisme se rangerait du côté Herder-Burke pour privilégier les seules appartenances. Or, selon notre historien, c'est en vertu des seules appartenances particulières que les Juifs furent massacrés. Si le droit naturel universel avait prévalu il n'y aurait pas eu de Shoah. J'avoue ne pas être convaincu par cette argumentation. Tout d'abord l'appartenance (avec ses données complexes) qualifie l'être générique, l'enrichit, le personifie dans son être existentiel, sans le nier de quelque façon. En second lieu, la volonté forcenée d'abolir une particularité, une appartenance, pour réduire l'individu à sa seule spécificité générique est une entreprise violente qui désapproprie l'individu de ce qu'il est en profondeur, pour en faire un être de nulle part, sans famille, sans patrie, sans langage. Arendt n'a que trop raison de mettre en cause une telle nudité abstraite. Alain Finkielkraut montre à juste titre que le refus d'admettre un "être juif" en tant qu'incarnation historique et culturelle est le propre de l'antisémitisme actuel.

La belle logique de Sternhell aboutit à des absurdités. Ainsi, Herder, Vico, Burke seraient responsables d'Hitler ! Ce qui est insoutenable. Il y a chez lui une propension à la reductio ad Hitlerum assez confondante. Désolé, mais "le traditionalisme" n'est ni totalitaire, ni hitlérien, à défaut d'être libéral.

5 juin

Que la scène se joue place St-Pierre à Rome ou à Notre-Dame de Paris, j'ai toujours une attirance pour cette belle liturgie qui se déploie dans un cadre unique. Samedi, grâce à la chaîne KTO, la retransmission des vêpres présidées par le Pape en présence de 350.000 représentants des communautés nouvelles avait quelque chose de fascinant. Il arrive que certains spectacles "profanes" évoquent une dimension liturgique. Rien de moins étonnant si l'on a en tête que la théâtralisation vise à poser les grandes questions de l'existence pour y trouver une issue ou... une absence d'issue.

6 juin

Intéressante tribune dans Le Monde de David Brooks, éditorialiste du New York Times sous le titre "le multiculturalisme américain bat de l'aile". On y apprend que le parti démocrate rejette de plus en plus des idéologies qui pourtant, chez nous, sont présentées comme le dernier cri de la libération moderne. Parmi les idéologues mises à mal, la fameuse Judith Butler dont Le Monde, précisément, fait le plus grand cas. N'ai-je pas moi-même sur mon bureau, depuis plusieurs semaines, le dernier essai traduit en français de la théoricienne du courant queer : "Défaire le genre".

Décidément, lorsque l'Europe vient singer l'Amérique, on a le sentiment qu'elle a toujours un train de retard. Ne nous dit-on pas que la french theory a repassé l'Atlantique en sens inverse et qu'à nouveau des étudiants en philosophie s'intéressent à la déconstruction ? C'est au moment même où Mme Butler serait en train de passer de mode dans son pays. C'est du moins ce qu'affirme David Brooks. Se réclamer aujourd'hui des thèses concernant "l'historicité et l'évolution du désir sexuel, le caractère performatif de la notion de genre et la multiplicité des pulsions, des récits et des servitudes dont nous sommes tous porteurs" - ce sont autant d'obsessions de Judith Butler - relèverait désormais "d'une contre-époque. Tel un pull Jacquard dans une vieille vidéo familiale". Nos avant-gardistes apprécieront. Mais Bernanos ne considérerait-il pas déjà l'avant-garde progressiste d'après-guerre comme "une extrême arrière-garde".

13 juin

En relisant l'échange Boutang-Steiner, j'ai retrouvé toute une thématique "kénotique" absolue, soutenue par le second, récusée par le premier. Cela me renvoyait à l'ouvrage important du Père Pierre Descouvemont (Les apparents paradoxes de Dieu, Presses de la Renaissance), où le théologien opère une mise au point fondamentale sur le sujet. Parler de la mort de Dieu n'a pas de sens. Même l'engagement de la Trinité dans la Rédemption, si bien mis en valeur dans la Dramatique divine de Balthasar ne signifie pas que Dieu est "changé" dans son être même par les missions des personnes. "Il est devenu ce qu'il n'était pas, sans cesser d'être ce qu'il est". (Saint Léon le Grand).

Serge July quitterait Libération. Ce serait la volonté de l'actionnaire principal du quotidien. Malgré tout ce qui peut me séparer de lui - et qui concerne des choses essentielles - j'accuse quand même le coup. July est mon exact contemporain. Nous avons vécu la même histoire. J'ai suivi l'histoire de Libé alors que ce n'était pas encore un journal, mais une agence de presse. Il me faudrait un peu de temps et de courage pour dresser un bilan, qui ne serait d'ailleurs pas un réquisitoire.

15 juin

Jean Foyer m'a envoyé, avec une dédicace très amicale, ses mémoires politiques (Sur les chemins du droit avec le Général, Fayard). Je n'ai pu, pour le moment, que faire des incursions très intéressantes sur des épisodes qui m'ont rappelé bien des souvenirs. Je retrouve l'auteur - tel que je le connais avec son extrême clarté d'exposition qui n'est pas sans rapport avec la méthode du juriste. J'apprécie sa liberté d'esprit et sa franchise qui peut être rude sur des sujets qui lui sont chers.

Le Nouvel Observateur fait sa "une" sur la publication de l'Evangile de Judas. Le dossier qui justifie ce titre n'est pas mal fait, malgré quelques facilités. J'avoue être rigoureusement insensible à cette littérature gnostique dont la vacuité est sans remède. Il n'y a qu'une seule explication à la vogue de ces textes qui bénéficient d'une publicité imméritée : la volonté de provoquer ou de semer le doute dans l'esprit des gens. Mais qui peut-on tromper dans une telle manœuvre ? Il est si évident que les apocryphes ne tiennent pas la route devant les Evangiles canoniques ! De plus, ce n'est pas une découverte. Dans mon enfance, on m'a souvent parlé des récits légendaires concernant notamment l'enfance de Jésus, et on les rapportait explicitement aux apocryphes.

Quant à la figure de Judas, elle a de quoi attirer les romanciers ou les psychologues en quête d'hypothèses ou d'explications sur un cas troublant. Je n'ai pas souvenir d'avoir entendu dans mon milieu chrétien des affirmations péremptoires à ce sujet. Il n'y a pas de "dogme" à propos de celui qui a "livré" le maître. C'est sans doute pour cela que les supputations de Jacques Julliard ne sauraient me surprendre, pas plus que celles de Claudel hier.

Je ne me souvenais pas d'un enfant Bernanos venant en cachette faire célébrer des messes pour le salut de Judas (sans le nommer) au curé de sa paroisse. Où cette anecdote a-t-elle été rapportée ? Pas dans la biographie écrite par Jean-Loup en tout cas.

En relisant le papier de Marie-France Etchegoin, je m'aperçois que j'ai été trop indulgent. Car sa présentation du conflit entre apocryphe et canonique est spécieuse. "Tous, dit-elle, reflètent la foi et les croyances des premiers courants chrétiens et des guerres théologiques qui ont fait rage à l'époque". Une telle affirmation est trompeuse, car elle égalise des témoignages qui n'ont pas la même valeur historique et la même densité théologique. Ajouter que les canoniques sont "plus proches de l'origine, plus cohérents, rassemblant plus de fidèles et soutenus par les Pères de l'Eglise" c'est énoncer une demi-vérité. Car cette proximité, cette cohérence, le consensus de la foi des fidèles et des Pères ne sont nullement fortuites. Ils sont les effets d'une authenticité

indiscutable, contre laquelle se heurtent vainement les prétentions hétérodoxes.

16 juin

Guillaume de Thieulloy - auteur d'un excellent essai sur Maritain, qui reprenait sa thèse de doctorat - réitère avec un petit ouvrage au titre provoquant : Antihumanisme intégral ? L'augustinisme de Jacques Maritain. Enfin, Maritain échappe aux lectures unilatérales, quand ce n'est pas à l'oubli pur et simple, pour être interprété selon ses habitus véritables et ses intentions profondes. Atypique par rapport à la philosophie moderne - toujours anti-moderne d'une certaine façon - le penseur thomiste est profondément original. Complexe par sa façon d'emprunter à des influences diverses et contradictoires, inclassable par sa façon d'être libéral alors qu'il l'est pas du tout, humaniste alors qu'il est étonnamment anti-humaniste" (au sens où l'augustinisme médiéval) est l'antithèse de l'humanisme de la Renaissance...

19 juin

Raymond Devos représentait ce qui, dans l'humour contemporain m'agrée le plus, ne m'indisposant jamais, me faisant sourire toujours. A l'époque des amuseurs tout puissants, il incarne une certaine exigence, un refus de dépasser les limites non de la convenance mais de la dignité. J'avais été frappé de l'entendre un jour revendiquer ce refus de la transgression qui est pourtant considéré unanimement comme ringard.

On parle de son sens de "l'absurde". Je ne suis pas tout à fait d'accord. C'est plutôt de "surréalisme" qu'il s'agit, l'absurde ne constituant qu'un jeu jamais poussé du côté du désespoir. D'ailleurs il y avait chez lui une sorte d'humour modeste qui allait de pair avec sa parfaite élégance. Je n'oublie pas ce que la secrétaire de rédaction de France Catholique, Brigitte Pondaven, a pu me dire sur la si agréable femme de Raymond Devos, Simone, notre abonnée fidèle et militante qui participait à nos pèlerinages, avec discrétion et dévotion. Je peux imaginer combien elle a pu lui manquer dans les dernières années de sa vie.

La mort de Devos coïncide avec le vingtième anniversaire de celle de Coluche. Autre cas de figure, dont il y aurait trop à dire. Je ne nie pas le "génie comique" de l'inventeur des restaurants du cœur. Mais lui ignorait les limites, se laissant aller à la scatologie et parfois à de véritables agressions contre les personnes. Avec le temps on ne retient que le meilleur.

20 juin

Jacques Chirac inaugurant le musée des Arts premiers dévoile sans aucun doute une partie de lui-même. En défendant les cultures oubliées, persécutées ou méprisées, il ne révèle pas seulement son goût pour une humanité enfouie, il confirme ce que de bons connaisseurs de sa psychologie répètent concernant sa phobie de l'Occident. Entendons-nous. Ce n'est pas être contre l'Occident que de s'ouvrir aux autres civilisations et aux fragiles différences dont parle Claude Lévi-Strauss. C'est même une valeur inhérente à l'Occident que cette ouverture à l'universel et donc à l'autre. Il est vrai également qu'il existe un ethnocentrisme écrasant du même Occident. Que Jacques Chirac rejette cette part maudite ne saurait scandaliser. Le problème commence avec la notion ambiguë d'égalité des cultures et de refus de toute hiérarchie entre les arts. "Car il n'existe pas plus de hiérarchie entre les arts qu'il n'existe de hiérarchie entre les peuples". Il y a un glissement possible, à partir de cette dignité justement revendiquée par les peuples attachés à leur identité, qui mène à une quasi impossibilité d'un jugement de valeur qui, forcément, ne met pas tout sur le même plan, établit des ruptures de niveau, et même d'ordre au sens de Pascal. Bien sûr cela ne relève pas de l'esprit de géométrie !

Pierre Manent, dans La raison des nations avait signalé l'étonnante contradiction d'un Occident qui veut éradiquer les différences à l'intérieur d'un Empire démocratique et voudrait en même temps reconnaître "toutes les identités" également respectables : "Notre démocratie extrême, qui enjoint le respect absolu des identités, rejoint le fondamentalisme qui punit de mort l'apostat. Il n'y a plus de changement légitime, parce qu'il n'y a plus de préférence légitime."

Philippe Tesson regrette que le Président sacrifie au dénigrement de soi-même. Il y avait un peu de cela. Bien sûr, il n'est pas question de nier le bien fondé du musée du Quai Branly. Mais les débats nés à son propos révèlent un malaise qui n'est pas près de s'éteindre.

22 JUIN

Offensive maximum sur le mariage gay dans tous les médias. Ségolène Royal s'y rallie dans un entretien à Têtu. Plus aucune résistance au parti socialiste, Lionel Jospin étant muet sur le sujet. Face à une telle déferlante, que faire ? Le Nouvel Obs, qui fait le point (les homosexuels dans la bataille), explique que ceux-ci ont décidé "d'y mettre toutes leurs forces". En période de



déferlante idéologico-médiatique, "l'adversaire" est mis souvent K.O. debout. Il est d'autant plus vulnérable qu'il est maladroit, décalé par rapport à un environnement hostile, incorrect eu égard au climat esthétique ou à une sentimentalité branchée. Sophie Des Déserts remarque : "Les gens, souvent réticents il y a encore cinq ans, sont moins prolixes sur la question. Certains ont fini par se rallier à la cause, d'autres par baisser les bras. Quelques-uns confient qu'ils n'osent plus parler".

Pourtant ils ont des choses à dire. Tel Jean-Pierre Winter : "La question n'est pas de savoir si deux hommes ou deux femmes sont de bons papas ou de bonnes mamans. Mais quelles seront les conséquences à long terme si l'on décide par la loi, de priver un enfant d'un père ou d'une mère, c'est-à-dire de ce qu'ils représentent, chacun, dans l'histoire de la filiation." Mais que sont les préventions des psys face à la vague qui recouvre l'Europe et dont l'Espagne est aujourd'hui l'avant-garde ? D'autant qu'on allègue les faits contre les normes. Les faits, c'est-à-dire l'existence de familles homosexuelles chargées d'enfants. Combien ? Les statistiques semblent hésitantes : 200.000 enfants, 100.000, 40.000 maxi, affirme le démographe Patrick Festy.

C'était déjà le raisonnement en 1974, à propos de l'avortement : "Vous ne pouvez ignorer qu'il y a 500.000 avortements !" D'autres disaient un million. Alors que des études sérieuses montrent aujourd'hui qu'il s'agissait sans doute de 70.000. C'est la réalité qui l'emporta, puisqu'il fallait encadrer législativement la réalité... N'empêche, dit-on encore, la France est un drôle de pays. En Belgique on ne s'est pas posé de questions métaphysiques sur le genre ou l'importance structurante de la différence sexuelle : "Votre problème en France, c'est que vous avez trop de psychanalystes !"

J'avoue que la rapidité avec laquelle la Belgique s'est déterminée pour la révolution des mœurs (de l'homosexualité à l'euthanasie) m'a stupéfié. S'il s'agit vraiment d'un désintéret pour la réflexion de fond, ce n'est pas à l'honneur de ce pays. Mais je ne suis pas persuadé que les politiques (socialistes ou autres) qui rallient massivement le mariage gay ou s'abandonne au courant jusqu'à laisser émuquer toutes leurs défenses immunitaires, ont pris le temps de s'informer sérieusement sur les enjeux anthropologiques d'une évolution législative.

Curieusement, je trouve un écho à cette inquiétude chez un des intellectuels les plus engagés pour la cause homosexuelle. Une note de lecture parue dans Libération sur "l'inversion de la question homosexuelle", met l'accent sur l'inquiétude de l'auteur, le sociologue Eric Fassin, qui craint la saturation du public qui se sent assez informé et ne veut pas en savoir plus. Mais il va plus loin - et je ne puis que l'approuver là-dessus - en affirmant que ce sont "des questions posées à partir des marges qui interrogent l'ordre social dans son ensemble". Les politiques ne veulent pas voir qu'en satisfaisant les "convenances d'un groupe particulier", ils déstabilisent le corps social dans sa perception de lui-même et sans ses équilibres profonds.

Je n'ai pas encore évoqué ici la mort d'André Mandouze. Un hommage - d'ailleurs nuancé - sous la plume de Jean Daniel m'incite à saluer une personnalité qui a toujours eu le courage de ses convictions. Je ne l'ai rencontré "face à face" qu'une seule fois. C'était au lendemain de la révocation de Jacques Gaillot comme évêque d'Evreux. Nous avons ferraillé à l'invitation de Jean Lebrun aux "matinales" de France Culture. J'ai gardé un souvenir un peu confus de cette confrontation. Le professeur n'était pas toujours très clair dans ses explications ou théorisations. Il y a, à ce propos, un passage assez dur dans les carnets posthumes de Jean-Marie Domenach...

Ses sympathies politiques qui le conduisirent à l'engagement direct aux côtés du F.L.N., nous renvoient à une période assez terrible.

Jean Daniel note à ce propos qu'il tentait de faire admettre à ses étudiants algérois "que le recours à la terreur était légitime quand il était le fait des victimes". Ce que Jean Daniel refusait. Comment oublier sa résistance, Témoignage chrétien et les services rendus à l'Algérie indépendante, même s'ils furent suivis de quelques désillusions. Lors de notre brève rencontre de France-Culture, j'avais eu l'impression qu'il avait gardé ses amitiés du côté de la vieille garde du F.L.N. Je m'étais demandé s'il avait bien conscience des évolutions de l'Algérie et des distances qui s'étaient creusées entre les jeunes générations et les gens qui avaient réalisé l'indépendance de 1962.

Quant à l'histoire de Témoignage chrétien, elle doit être relue avec ses étapes successives. Mme Bédarida a été obligée de rectifier la notice du Monde. Non, Mandouze ne fut pas collaborateur des premiers Cahiers de la guerre. Il s'agrégea à la première équipe. A la Libération, il y eut des désaccords sur l'épuration, et surtout sur le communisme. Le Père de Lubac m'a entretenu à diverses reprises de ces désaccords de plus en plus graves - avec leur dimension théologique - qui l'empêchaient de se reconnaître dans l'hebdomadaire d'après-guerre. Il était persuadé que le

fondateur lui-même, le Père Pierre Chaillet, partageait sa désapprobation. Ce que n'ait farouchement un Georges Montaron. Le moins qu'on puisse dire est que toute cette histoire n'a pas encore été écrite...

Le dernier épisode heureux de la vie d'André Mandouze, a-t-on rappelé, fut sa collaboration avec Gérard Depardieu à Notre-Dame de Paris, pour une lecture publique des Confessions. Je veux moi aussi garder ce souvenir où le vieil homme avait eu la satisfaction de faire entendre son maître Augustin à un vaste public, après qu'il avait réussi à le faire reconnaître sur terre natale comme une figure dont les Algériens pouvaient être fiers de se réclamer.

28 JUIN

Hier soir, toute la France en joie avec la magnifique victoire de son équipe de football contre l'Espagne. Ce que je constate une fois de plus, c'est l'erreur flagrante des prévisionnistes et des commentateurs patentés qui avaient prévu la défaite inéluctable. Il n'y a pas qu'en sport que les prévisions sont démenties. Il m'arrive fréquemment d'être en décalage, en désaccord formel avec mes collègues sur bien des sujets où ils sont péremptores. Par exemple, je ne suis pas du tout persuadé que le harcèlement dont le Premier ministre a été l'objet à propos de l'affaire Clearstream était vraiment bien

ajusté.

L'Evangile de Judas (Flammarion) mis en situation, disséqué, expliqué par des spécialistes incontestables - Rodolphe Kasser, Marvin Meyer, Gregor Wurst - est sans aucun doute un document important pour la connaissance d'un milieu (gnostique) et d'une pensée. Celle-ci est relativement simple, en dépit des raffinements de sa généalogie mythologique. Je ne puis m'empêcher, pourtant, de considérer comme une véritable arnaque l'utilisation publicitaire et médiatique d'un tel document. Comme s'il ne suffisait pas de faire ressortir l'incroyable et scandaleux traitement dont a été l'objet le manuscrit retrouvé, qui est resté caché pendant mille sept cents ans ! La cupidité et la manipulation les plus grossières ont failli détruire le document avant qu'il ne soit enfin recueilli et restauré par une fondation apte à le sauvegarder.

L'utilisation intéressée du document joue sur une équivoque première, celle qui s'attache à la personnalité et au rôle de Judas qui livre son maître à la veille de sa Passion. Il serait de la plus élémentaire honnêteté d'affirmer en préalable que l'évangile de Judas ne nous apprend rigoureusement rien sur le terrain historique et qu'il est donc vain de croire à des données supplémentaires, susceptibles de nous fournir des renseignements utiles à la connaissance des faits rapportés par les évangiles canoniques. De ce point de vue, c'est le pur néant. Or, c'est le contraire que toute une campagne malhonnête voudrait nous faire croire, en utilisant l'arsenal inépuisable de l'énigme de "celui qui le livra".

Qui plus est, personne ne s'avise de signaler à quel point le détournement "gnostique" de la tradition est proprement insupportable. Ainsi Judas aurait rendu un signalé service à Jésus parce que le livrer à la mort le délivrera de son enveloppe charnelle ! "Mais toi, tu les surpasseras tous ! Car tu sacrifieras l'homme qui me sert d'enveloppe charnelle". Ce qui est tout à fait scandaleux, inadmissible en fait, il est vrai que mieux distinguer l'imposture gnostique, diamétralement en opposition avec l'Incarnation du Verbe. Et que dire de cette obsession de mettre à égalité orthodoxie et hétérodoxie, comme deux positions doctrinales luttant pour le leadership, l'orthodoxie l'ayant emporté en vertu d'une obscure causalité...

Entretien avec le cardinal Barbarin dans Le Monde de ce soir. Le primat des Gaules intervient dans le champ politique sous l'angle de la responsabilité morale. Sa parole est à la fois ferme et équilibrée. Il pointe ce qui ne marche pas dans notre société, tout en se gardant de déconsidérer la fonction politique. Je relis le texte recueilli par le bouillant Henri Tinq, qui a connu Philippe Barbarin bien avant qu'il exerce ses éminentes responsabilités. Sa densité est forte, son sens pédagogique réel. On pourrait tout juste reprocher au Cardinal un excès d'optimisme. Sans doute peut-on se féliciter que le législateur français ne soit pas tombé dans les dérives de la Belgique. Mais combien de temps tiendrons-nous encore pour résister aux coups de boutoirs des lobbies qui n'ont de cesse de vouloir transgresser les interdits à propos de l'euthanasie et du mariage ? Par ailleurs, on peut estimer que cet "optimisme" est une façon de rappeler le respect des lois non écrites. Au cas où celles-ci seraient bafouées, le Cardinal pourrait trouver des mots exprimant l'indignation qui est la sienne à propos du scandale des rémunérations scandaleuses des dirigeants d'entreprises : "L'Evangile disait déjà que l'argent rend fou... qui va pousser un cri Comment réguler ce système ? Nous attendons des initiatives des dirigeants politiques".

29 JUIN

L'information qui submerge de tristesse : la découverte des corps des deux fillettes de Liège en Belgique. Il n'y a pas que les Belges à être bouleversés. Le scandale de meurtres aussi atroces sur la personne de deux petites filles surpasse ce que l'imagination peut supporter. Devant le mal absolu qui s'impose à nous dans l'innocence brisée, violée, anéantie, il n'y a que l'appel au secours depuis les profondeurs. Des profondeurs, je crie vers toi, Seigneur ! Comment ne pas comprendre qu'un monde qui vit l'inacceptable soit ontologiquement en nécessité de rédemption. Un monde qui se clot sur une douleur insupportable est maudit. Faut-il croire que nous sommes enfermés dans la malédiction ? Au nom de Stacy et de Nathalie, impossible de l'admettre ! Ce serait s'enfoncer dans ce "mauvais rêve" dont parlait Bernanos et ne plus donner crédit à ce qui hausse l'humanité au-dessus de l'injustice, du mal et de la mort.

La Belgique ne sort décidément pas de son mauvais rêve depuis l'affaire Dutroux. La marche blanche avait été, pourtant, l'expression la plus pure du refus de l'abomination et de la prétention en faveur du Bien, du Bon et du Juste. Mais c'est encore du côté bernanosien et dostoïevskien que je serais tenté de poursuivre mes pensées. Comment sortir des ténèbres, en sachant ce que sont les ténèbres et l'ombre de la mort, pour avoir accès au passage de la Rédemption.

Gaza en état de siège [...]

(numéro 3036) -> 24 juillet au 4 août (en pdf seulement)

21 AOUT

Olivier Boulnois, l'autre semaine à Paray-le-Monial, me faisait remarquer que même le personnalisme chrétien contemporain était en somme "constructiviste". Que nous disent, en effet, les principaux représentants de ce courant, qui a tellement insisté sur l'affirmation du sujet responsable, créateur de son propre devenir ? - Par ma liberté, je me construis en ce que j'ai de plus intime et de plus personnel. C'est notamment, la conviction de Paul Ricœur, qui oppose la mêmété et le soi-même. Il y a le même qui relève du caractère (de ce qui est donné), reçu comme un socle indispensable à la construction de soi. L'essentiel, c'est-à-dire le personnel, se rapporte à l'existence librement choisie et autoconstruite.

Dans cette perspective, l'affirmation "tout est construit" (ou "tout est construction") reçoit une sorte de confirmation inattendue. Pour contrer son relativisme absolu, il conviendrait sans doute de revenir à des notions métaphysiques qui posent la question du sujet, c'est-à-dire de ce qui est dessous, ce à partir de quoi se fonde une construction. Et réapparaîtra la substantia, c'est-à-dire cette consistance ontologique sans laquelle je ne puis dire Je, ni faire l'exercice de ma liberté. De ce point de vue, il faut renverser l'expression sartrienne qui, pourtant, n'est pas sans légitimité "thomiste" : L'existence précède l'essence. Fondamentalement, c'est l'essence qui précède et fonde l'existence. Sans cette essence, nous serions simplement pure possibilité d'être et non pas existence avérée. C'est d'ailleurs toute la philosophie sartrienne (celle de l'Être et le Néant). Ceux qui prétendent que le fœtus n'a d'existence que s'il s'insère dans un projet élaboré par ses parents se trouvent justifiés par cette simple possibilité d'être, cette disponibilité du non-être à devenir quelque chose.

A partir de là, une réorientation générale se dessine. Non, il n'est pas vrai que tout est construction. C'est parce que je suis donné comme sujet, que je puis me construire. Et ce qui est construit n'a de valeur, de consistance, que parce qu'il se rapporte au sujet qu'il affecte. En d'autres termes, à partir d'un sujet zombie, ne se construisent que des apparences de valeurs, des qualités inconséquentes et non substantielles. Je ne vois pas d'autre voie pour échapper au cauchemar d'un relatif générant du relatif, l'ombre ne renvoyant qu'à elle-même.

Ce n'est pas pour autant que toutes les difficultés vont être résolues, mais une direction s'amorce qui permet de se libérer du vertige de l'inconsistance.

23 AOUT

Bertrand de Saint-Vincent a fait un excellent travail avec sa série de pages publiée au long de l'été sur toute l'histoire du Figaro. C'est vivant, bien ciblé. Les personnages essentiels sont croqués, rapportés aux événements importants et aux enjeux politiques. Je voudrais être sûr que ces pages ont été lues avec l'attention qu'elles méritent. C'est un test de fidélité à notre passé commun et aux batailles internes dont nous sommes encore tributaires.

Il montre que, quelles que soient les époques, les talents littéraires n'ont jamais manqué au quotidien conservateur. L'après-guerre a été dominé par François Mauriac et Raymond Aron, ce dernier impitoyable pour le laisser-aller soixante-huitard.

J'ai lu avec un intérêt soutenu la page de ce matin qui a ranimé en moi plus que des souvenirs. D'une certaine façon, cette époque fiévreuse de 68 a fait l'homme que je suis devenu, avec l'influence déterminante de Maurice Clavel. Marqué par 68, sans avoir jamais adhéré à ce qu'il y avait de nihiliste et de décadent dans le mouvement, je me suis alors défini par rapport à une métamorphose que je pressentais inéluctable. C'est là où je me sépare de Raymond Aron que j'ai pourtant toujours apprécié et admiré. Ses jugements sévères sur "le verbalisme philosophique" et "le brouhaha indescriptible" de la Sorbonne de l'époque, avec les grotesques entre-chats de son petit camarade Sartre, sa colère contre "la crise de délire tantôt utopiste, tantôt nihiliste", je les entends, mais ne comprends pas les choses exactement comme lui.

Car Clavel, dont beaucoup n'admettront pas le ralliement spectaculaire à la contestation, possède son analyse métaphysique du phénomène qui me convaincra dès le départ. La société, tout simplement, ne se tient plus debout, car ses supports intellectuels et spirituels n'ont plus de consistance. Et certes, quand tout s'effondre, le pire est possible. Et sous l'utopie, émerge souvent le décadentisme. Mais il ne sert à rien de protester si on n'a pas les moyens d'identifier la maladie et d'imaginer les refondations. Aron pourra s'escrimer avec l'étonnante intelligence et la science certaine qui sont siennes contre "les marxismes imaginaires", ce n'est déjà plus Marx qui compte. La "génération lyrique" (François Ricard) qui émerge, se débat, marxise à tour de bras, utopise comme il n'est pas permis... est, fondamentalement, "mutante" par rapport aux précédentes. Elle ne veut plus du monde dont elle hérite. S'imaginer qu'elle est plus intelligente et en tout cas assez décomplexée pour avoir l'ambition de faire un monde neuf, plus généreux et libre, délesté de tout moralisme contraignant, de toute censure paralysante.

C'est à partir de là qu'il s'agit désormais de réfléchir et travailler. Ce sera le labeur clavelien de la décennie suivante, qui trouvera son projet pour la première fois thématized dans un ouvrage, complètement oublié mais génial : Qui est aliéné ?

## 9 SEPTEMBRE

Il y a un an, j'assistais à la rencontre de Sant'Egidio qui avait lieu à Lyon. J'ai donc retrouvé la capitale des Gaules cette année, pour une tout autre circonstance, mais je n'ai pas perdu le fil que me tend dans son compte rendu Michel Kubler dans La Croix. En effet, à l'occasion du vingtième anniversaire de la rencontre mémorable d'Assise, Sant'Egidio choisit la ville de saint François pour des retrouvailles avec des représentants de toutes les religions du monde.

Quelques lignes du message de Benoît XVI à cette occasion me retiennent particulièrement, parce qu'elles me semblent résumer l'enjeu du dialogue interreligieux : "La convergence des différences ne doit pas donner l'impression de céder à un relativisme qui nierait le sens même de la vérité et la possibilité de l'atteindre." Cette phrase importante doit être analysée. Tout s'y concentre sur la recherche de la vérité, avec une précision capitale qui lui confère son statut philosophique ou métaphysique.

Le fait d'affirmer la possibilité d'atteindre une telle vérité va à l'encontre de tout scepticisme, de tout relativisme et confère une gravité certaine à la recherche et à l'obtention du vrai qui ne sauraient constituer des matières à option de l'intelligence.

C'est pourquoi, je veux exprimer ici un amical désaccord avec Michel Kubler, à propos de son interprétation de cette phrase. Je le cite : "Autrement dit : la rencontre de l'autre ne doit jamais faire renoncer à sa propre identité, sous peine de syncrétisme. Mais aussi : elle doit laisser place à la part de vérité de l'autre (ce qu'énonçait déjà Vatican II) sous peine de fondamentalisme." (La Croix, 5 sept.) Il me semble que Michel Kubler déplace la problématique de la question de la vérité au problème des identités. D'une part, nous nous trouvons du côté des exigences normatives, de l'autre face à une réquisition d'une spécificité d'appartenance. Se mettre du côté de son identité, pour la défendre à l'encontre de l'identité de l'autre, c'est un peu entrer dans l'affrontement actuel des mémoires et des identités collectives. Or Benoît XVI veut précisément sortir de cet affrontement des subjectivités, fussent-elles communautaires, pour un questionnement qui suppose le dépassement des amours-propres et même des héritages.

Je sais bien que Michel Kubler complexifie le problème en parlant de "la part de vérité de l'autre" et du danger de fondamentalisme inhérent au refus de la reconnaître. Ce qui implique bien une discussion objective qui suppose un dépassement des subjectivités. Bien sûr, les

partenaires d'un dialogue ne sont pas des sujets désincarnés qui disputent indépendamment de leurs convictions et de leurs traditions. En ce sens, il est légitime d'en appeler à une reconnaissance a priori des richesses de son vis-à-vis. Mais la question de la vérité est encore plus radicale puisqu'elle exige un engagement complet dans un dialogue dont le point de départ est le dépassement des subjectivités, pour la considération d'une objectivité, fut-elle très difficile à reconnaître.

Or, la pointe de la phrase de Benoît XVI concerne précisément le dépassement du point de vue de "la convergence des différences", qui, en toute hypothèse, se rapporte à la rencontre des identités et non à la discipline de la recherche de la vérité. Peut-être cela nous oblige-t-il à penser avec plus de rigueur ce problème des identités. J'y suis assez sensible, pour avoir réexaminé, il y a peu, ce qu'en disait Michel Foucault, si attentif à la construction des subjectivités. Celles-ci sont à la fois des données objectives qui s'imposent à nous mais aussi les effets de processus dont nous pouvons identifier le déroulement. Mais s'enfermer dans cette dialectique se révèle ruineux, car c'est fermer la porte à l'interrogation métaphysique, celle que le Pape veut offrir comme objet du dialogue interreligieux.

Hier après-midi, premier rendez-vous de rentrée à Radio Notre-Dame à l'émission d'Emmanuel de la Taille et d'Aymeric Pourbaix où je retrouve le président de la Sorbonne Paris IV, Jean-Robert Pitte, et mon collègue du Figaro, Bertrand de Saint-Vincent. Un très bon moment de radio, avec des esprits indépendants, à propos du blocage de l'Université française et de l'histoire du Figaro. Je suis invité à reprendre la substance de mon éditorial de France Catholique sur l'inauguration de la place Jean-Paul II.

Mais, sitôt sorti du studio, je me précipite à Notre-Dame de Paris pour la consécration épiscopale de Jérôme Beau et Jean-Yves Nahmias, nouveaux auxiliaires de Mgr André Vingt-Trois. J'arrive en retard mais suis saisi tout de suite par la beauté et la grandeur de la liturgie. Il n'y a pas huit jours qu'à la primatiale Saint-Jean de Lyon, je suivais la cérémonie des obsèques du Père Marie-Do. D'une cathédrale à l'autre, je retrouve la ferveur du peuple chrétien, l'ampleur du chant choral repris par la foule des fidèles et l'expression la plus appropriée du mystère chrétien.

Pour le diocèse de Paris, le moment est important, l'occasion privilégiée, de manifester autour de l'archevêque l'unanimité d'un peuple dans la foi et la solidarité avec ses pasteurs. Une assemblée liturgique comme celle-là - parce qu'elle est exceptionnelle - me donne encore plus le sentiment d'une humanité hissée jusqu'à l'expression supérieure d'elle-même. N'est-elle pas faite "pour Dieu" ? Ceux qui entrent inopinément dans Notre-Dame, étrangers à notre foi et à nos rites, ne peuvent manquer d'être interrogés par ce climat de prière empreint d'une vraie grandeur.

Pour le diocèse de Paris, ce renouvellement hiérarchique signifie la maturité des nouvelles générations et le déploiement de toute une vitalité rendue sensible par un clergé nombreux, le groupe compact des séminaristes, la cathédrale comble de fidèles de tous âges où je distingue des groupes de religieuses. A l'offertoire, un groupe de Vietnamiennes apporte les dons à l'autel et fleurit la statue de la Vierge dont on célèbre la Nativité. C'est un autre aspect de Paris, avec ses communautés multiples...

Les deux nouveaux auxiliaires font partie du dispositif mis en route par le cardinal Lustiger depuis longtemps déjà. L'incontestable vitalité chrétienne de Paris, qui s'était exprimée lors de la Toussaint 2005, et se vérifie par la fréquentation des paroisses, constitue un stimulant pour l'ensemble du pays. Bien sûr, tous les diocèses français n'ont pas les moyens de la capitale, mais il n'y a pas de raison qu'une bonne émulation ne parvienne pas à réveiller partout les énergies disponibles.

## 10 SEPTEMBRE

Je suis, dans la mesure du possible, sur KTO, la retransmission de la visite de Benoît XVI dans sa patrie, la Bavière. Bonheur évident du Saint-Père de se retrouver chez lui, dans tous les lieux familiers de son enfance, de sa jeunesse et de sa maturité. Quel renversement de l'histoire ! Si l'on songe à ce qui s'est passé dans cette ville de Munich pendant l'entre-deux guerres, avec les débuts du national-socialisme, les accords signés en 1938, qui marquent alors la montée en puissance d'Hitler ! La tranquillité souriante de Benoît XVI renvoie à une tout autre expression de cette ville et de cette région. On n'a pas assez dit que leur catholicisme les avait mis - jusqu'à un certain point - en situation de plus grande résistance contre le virus nazi. Munich est aussi la ville du cardinal Faulhaber (qui ordonna prêtre Joseph Ratzinger) et de Sophie Scholl, l'héroïne de la Rose blanche (dont le souvenir a été rappelé dans un film récent).

Evidemment on s'interroge sur cette terre de vieille tradition chrétienne. Comment résiste-t-elle aux forces de désagrégation d'aujourd'hui ? Est-elle toujours en mesure d'assurer le renouvellement en vocations, en institutions, en créativité intellectuelle et spirituelle ? La vue de ces foules nombreuses, dans la ville, auprès de la cathédrale et lors de la messe d'aujourd'hui sur la place du parc des expositions, donne un sentiment de solidité populaire et de transmission aux jeunes générations. Mais ce n'est sûrement pas un combat gagné d'avance.

On sent chez Benoît XVI, comme chez Jean-Paul II, une préoccupation pastorale de tous les instants, comme s'il voulait être aux côtés de toutes les paroisses et de tous les prêtres pour les encourager. En même temps, il ose les paroles fortes qui s'imposent, notamment lorsqu'il affirme la primauté de l'évangélisation qu'aucune urgence humanitaire ne saurait effacer.

14 SEPTEMBRE

Cette fois, c'est vraiment la rentrée, avec les sollicitations qui reviennent, les livres intéressants, parfois savants, qui se réaccumulent et qu'on aimerait tous lire, sans compter que l'actualité requiert analyse et prises de position pas toujours évidentes.

Mais c'est encore le discours prononcé à Ratisbonne par Benoît XVI qui me mobilise le plus intellectuellement. Bien sûr, ce n'est pas une surprise. Le cardinal Ratzinger développait déjà avec méthode cette thématique de l'alliance de la foi et de la raison. Son débat avec Jürgen Habermas, précédé d'une fameuse conférence à la Sorbonne, ne laissait aucun doute sur sa certitude intime quant à la correspondance totale de l'exigence rationnelle avec la révélation du Verbe. A Ratisbonne, devant un public universitaire, le Pape, non seulement, a poursuivi dans le même sens, mais il a donné une orchestration nouvelle à sa pensée en ne craignant pas de mettre en face à face islam et christianisme, au risque d'alimenter de vives discussions sur le fondamentalisme et l'islamisme.

Citant le grand islamologue français Roger Arnaldez, récemment disparu, Benoît XVI expose un caractère paradoxal de la transcendance du Dieu de l'islam. Un Dieu qui serait non lié par sa Parole, et à qui rien ne ferait obligation de nous révéler la Vérité, si bien que si tel était son vouloir "l'homme devrait même se livrer à l'idolâtrie". Cela me rappelle les distinctions thomistes à propos de la "puissance ordonnée" qui fait que Dieu ne peut et ne veut rien de contraire à sa propre sagesse. Mais l'accent, peut-être le plus original, vient de l'insistance du Pape à soutenir la complicité du christianisme et de l'hellénisme. Emmanuel Lévinas aurait sans doute été le dernier à lui reprocher son rapprochement de l'annonce biblique avec la pensée grecque. De là à y voir un fait de civilisation, qui a constitué la culture européenne, c'est toute la discussion récente sur nos origines qui se retrouve évoquée. Comment réagiront nos politiques pusillanimes alors que dans les processus de la mondialisation une interrogation leur est adressée, comme en sous-main : "Une raison qui est sourde au divin et repousse les religions dans le domaine des sous-cultures est inapte au dialogue des cultures".

En d'autres termes, les Lumières, dans la mesure où elles excluent la Foi de la culture et du savoir, n'encouragent pas au dialogue des civilisations. A l'inverse, le Pape propose à ses amis universitaires le beau courage d'une plus large raison, apte à rouvrir un tel dialogue. Cela me fait penser à ce que Hans Urs von Balthasar disait dans son livre sur Georges Bernanos à propos de la "dimension de la raison". N'y a-t-il pas une raison trop courte, dès lors inapte à se saisir du mystère du monde et de la présence humaine ? Autre thème propre à relancer la discussion : La déshellénisation de la théologie, depuis les débuts de l'ère moderne. La encore, Benoît XVI se montre balthasarien, avec le souci de prendre en compte les fondations antiques et le développement intégral de la pensée.

Ce pèlerinage dans son pays natal aura été, pour le pape bavarois, un vrai moment de bonheur : il était visible sur son visage qui sans cesse s'éclairait. Hier après-midi dans la cathédrale de Freising où il fut ordonné, il y a cinquante-cinq ans, sa proximité aux lieux et aux personnes l'ont libéré à tel point qu'il s'est séparé de son texte écrit et s'est mis à improviser selon son cœur. C'était d'autant plus beau qu'il s'adressait à ses frères prêtres et leur parlait de leur commun sacerdoce. A la fin de la cérémonie, se présentèrent à lui les ordinands de sa propre ordination, dont son propre frère. En sortant, Benoît XVI ne s'arrêtait pas de bénir et de serrer des mains, retrouvant des visages connus de lui depuis si longtemps.

Le voyage aura été l'occasion pour moi - comme pour nombre de téléspectateurs de KTO - de faire mieux connaissance avec l'univers religieux de la Bavière et ses somptuosités baroques qui nous renvoient au temps de la contre-réforme et donc de la résistance catholique à la Réforme. C'est une caractéristique de ce centre de l'Europe dont on ne saurait exclure Vienne et Prague.

Est-ce pour cela que les protestants allemands s'estiment, dit-on, un peu frustrés par ce voyage où il a été si peu question d'eux, sauf aux vêpres œcuméniques de Ratisbonne. Mais, même à cette occasion, les protestants auraient mal compris que Benoît XVI s'adressât d'abord aux orthodoxes et se livrât à une critique de la mise en œuvre de l'accord sur la doctrine de la Justification signée en 1999 à Augsburg. Selon Isabelle de Gaulmyn, dans *La Croix*, l'évêque luthérien Johannes Friedrich aurait aimé que le Pape reconnût la diversité et la différence au nom même de la thématique de sa première encyclique.

Mais visiblement Benoît XVI n'avait en tête que son Eglise bavaroise où il entendait accomplir un pèlerinage de la mémoire retrouvant tous les siens. De ce point de vue, il aura été comblé, car il aura retrouvé tout ce que son catholicisme originel lui a fait chérir, ne serait-ce que ces magnifiques chœurs, présents chaque jour aux eucharisties et aux vêpres, interprétant aussi bien le grégorien que les chorals qui expriment le meilleur de la sensibilité religieuse des pays germaniques. Ainsi sa personnalité a-t-elle pu se retrouver et s'exprimer sous les deux registres de l'enracinement et de la pensée.

Le théologien Ratzinger, à travers Benoît XVI, ne s'est pas privé de spéculer et même de provoquer. Aurait-il une autre conception du dialogue interreligieux que Jean-Paul II ? Je n'en suis pas si sûr, même s'il est attentif à mieux contrôler un domaine d'autant plus imprévisible qu'il reste largement à découvrir.

## 15 SEPTEMBRE

Les pays musulmans et les responsables de l'islam font entendre leur protestation et leur émotion à la suite du discours de Ratisbonne dont on n'a pas fini de discuter. Généralement bien accueilli dans la presse européenne, il suscite incompréhension et colère là où on s'estime pris à partie. Le plus grave est la déclaration du directeur du département des Affaires religieuses en Turquie, qui remet en cause la venue du Pape prévue dans ce pays en novembre prochain. Même *Libération*, très discret sur le voyage bavarois, donne écho à la polémique, d'une façon équilibrée, en citant notamment le cardinal Paul Poupard qui proteste contre "l'instrumentalisation du discours papal". Il est vrai que le sujet est infiniment délicat et que si le Pape a voulu, selon le communiqué de mise au point du Vatican, "rejeter les motivations religieuses de la violence", il n'en a pas moins désigné une part de la culture islamique, d'une façon qui ne pouvait pas ne pas entrer en résonance avec l'actualité mondiale et la réalité omniprésente du terrorisme. On peut s'en indigner, mais ne serait-il pas plus pertinent de participer en commun à un travail de clarification, le recteur de la Mosquée de Paris, Dalil Boubakeur, la réclame d'ailleurs explicitement.

C'est pourquoi j'apprécie la réflexion du père Christophe Rocou, dans *La Croix*, responsable catholique du secrétariat pour les relations avec l'islam. Excellent connaisseur de l'islam, ce religieux rappelle que le débat Foi et Raison a eu lieu dans le monde musulman, à l'enseignement d'Averroès et sous l'influence aristotélicienne, mais qu'il a été condamné et mis de côté, du dixième siècle jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle ! Il ressurgit aujourd'hui. Sur le fond, le père Rocou note que le Pape avait affirmé qu'il n'avait pas l'intention de parler des rapports de la Bible et du Coran et qu'il se référait à un argument marginal, à propos d'une discussion entre un empereur chrétien et un savant persan. On aimerait que les responsables musulmans se saisissent de la question de fond plutôt que de risquer de déclencher des réactions passionnelles. On répondra à cela que Benoît XVI a pris lui-même un risque. Sans aucun doute. Mais n'est-il pas de son devoir, dans les circonstances actuelles, de provoquer une réflexion sur les rapports de la violence et des cultures religieuses, alors que d'évidence, la question est posée quotidiennement, qu'elle se rapporte aux événements les plus conflictuels et qu'elle est même devenue obsessionnelle depuis les attentats du 11 septembre 2001 ? Ce n'est pas seulement en théologien ou en intellectuel que Benoît XVI est intervenu, mais en tant que Pape, en responsabilité au sein d'une conjoncture qui est politique et religieuse.

Je ne suis pas un habitué des cocktails littéraires. J'ai voulu cependant honorer la soirée des éditions du Rocher, ne serait-ce que pour saluer son directeur, Xavier Pattier, dont je connais la maman, les frères et sœurs et dont je vénère le grand-père, Edmond Michelet. Enarque ayant fréquenté les palais de la République, Xavier Pattier est aussi un très bon écrivain dont j'ai particulièrement aimé *Le château absolu* (la Table Ronde) qui raconte, sous un mode à la fois familial et poétique, l'époque où il fut régisseur du domaine de Chambord. Mais une telle soirée est aussi l'occasion de revoir des amis et de faire connaissance de personnes nouvelles (du moins jamais rencontrées de visu).

Avec une excellente amie du Figaro, nous avons évoqué la situation préoccupante de la presse quotidienne. Hier matin, une double page de Libération, sous la signature du comité de rédaction, constituait un appel au secours pour mobiliser un lectorat ébranlé par le départ de Serge July, mais aussi de quatre collaborateurs du journal, dont Florence Aubenas, désormais figure emblématique du journalisme.

Parmi mes lectures, L'homme européen, un ouvrage à deux voix, celles de George Semprun et de Dominique de Villepin (éd. Tempus-Perrin). Mon exemplaire, en "poche", est une édition remaniée d'un volume qui a dû paraître au plein feu de la campagne pour le référendum sur la Constitution européenne. Les deux noms accolés ont attiré mon attention et attisé ma perplexité. Je n'ai pas eu assez de temps pour lire à fond ces pages assez denses, mais mes préjugés se trouvent en quelque sorte confirmés par une première approche. Ce sont bien deux intellectuels qui font l'un et l'autre des discours brillants, si brillants que leur frottement projette des étincelles qui pétillent à nos yeux de spectateurs. Trop brillants ? Oui et non, parce que l'assaut, presque la surenchère de références, est fait pour impressionner, séduire. Mais ce n'est pas forcément gratuit. Il y a souvent du sens dans ces échanges, même si Villepin s'envole toujours dans un lyrisme qui ne se traduit pas forcément en un discours tout à fait construit. Les références de Semprun me touchent souvent : Husserl, Patocka, Brague... N'empêche que je demeure insatisfait, notamment quant à l'articulation entre la culture et la politique. Lorsque Semprun rappelle les critères de l'appartenance européenne, énoncés en 1993, à Laeken, je demeure assez interdit : "La seule frontière que trace l'Union européenne, est celle de la démocratie et des droits de l'homme". Toutes les objections de Pierre Manent me reviennent alors et je m'interroge sur cette entité dont la fluidité n'admet aucun contour matériel défini, ce qui est quand même un comble en politique !

C'est d'autant plus paradoxal que dans leur conclusion, nos deux interlocuteurs, prennent parti en faveur de l'Europe-puissance (d'ailleurs accolée à l'Europe-marché). Désolé, mais l'Europe-puissance, c'est autre chose que l'Europe culturelle. Cela suppose des moyens, notamment militaires, une stratégie internationale qui n'est pas seulement fondée sur des connivences et des notions juridiques si indispensables soient-elles.

Cela rejoint les discussions sur les ressemblances-dissemblances entre Europe et Etats-Unis. Les Européens, qui veulent créer leurs propres Etats-Unis, semblent souvent se cabrer devant les conséquences de la construction d'une puissance politique.

Autre lecture, l'essai de l'historien Daniel Lefeuvre, Pour en finir avec la repentance coloniale (Flammarion), s'en prend de façon très argumentée à ceux qui veulent faire du colonialisme le modèle de l'horreur absolue. Lefeuvre n'en fait pas pour autant un rêve, bien au contraire, mais il oppose aux réquisitoires, la complexité des faits, démolit ainsi le livre caricatural d'Olivier Lecour-Grandmaison, dont le titre Coloniser-extermier dit assez le parti pris : "Il ne s'agit pas de nier ou de minimiser en aucune manière l'extrême violence de cette guerre - de conquête de l'Algérie - les abominations, les massacres de masse dont elle a été le théâtre. Cependant - il faut le répéter inlassablement, car la confusion est entretenue à ce sujet -, l'objectif poursuivi n'a jamais été l'anéantissement des populations humaines, mais leur domination..."

Reçu ce matin, en même temps, le numéro de Communio sur le Père Louis Bouyer et l'ouvrage de Bernard Sesbouë sur son grand "ancien", Yves de Montcheuil,. Voici donc deux théologiens du XXe

siècle rappelés à notre souvenir et à l'égard desquels une extrême gratitude doit s'exprimer. L'un et l'autre ont bien travaillé pour l'intelligence de la foi, selon leurs riches talents, avec en mémoire la tradition ecclésiale et devant eux la réalité de notre monde. Montcheuil, fusillé en 1944 à Grenoble, pour avoir secouru les blessés du Vercors, n'a pu aller au bout de sa trajectoire et nous offrir les ouvrages que ses premiers travaux annonçaient. Bouyer, mort nonagénaire, a pu réaliser une œuvre immense qui fait de lui un de nos maîtres incontestés. Mais Bernard Sesbouë n'a aucun mal à me persuader du caractère décisif de l'apport de l'auteur d'Aspects de l'Eglise, dont la réflexion préfigure la thématique de Vatican II, mais aussi notre approche actuelle des questions théologiques les plus essentielles.

20 SEPTEMBRE

J'ai interrogé pendant deux heures, mardi matin, le cardinal Lustiger à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, sous l'œil des caméras de KTO. Je l'ai retrouvé tel que je l'ai toujours connu, depuis les débuts de son épiscopat à Paris, aussi présent, profond, informé, inattendu. C'était un exercice assez périlleux pour moi et pour lui. Comment balayer en deux heures la riche expérience d'une telle existence ? Ma tendance naturelle est de l'interroger sur les débats les



plus intellectuels où il excelle, les considérations théologiques où il livre volontiers sa méditation la plus intérieure et sa pensée aux confins de la mystique et aux abords du mystère même de Dieu. Ce n'est pas forcément évident pour un public étendu. J'ai toutefois le sentiment que les téléspectateurs de KTO seront heureux d'être ainsi portés vers le haut, à la rencontre d'un homme de Dieu et d'une personnalité exceptionnelle.

23 SEPTEMBRE

J'ai manqué la présentation, aux éditions du Cerf, des carnets posthumes d'Henri Irénée Marrou, où était justement présent le cardinal Lustiger. J'ignorais que ce dernier avait été le dernier directeur spirituel de Marrou. Je n'en suis pas étonné, devinant les connivences des deux hommes. J'ai toujours beaucoup admiré l'historien et le penseur dont j'avais lu très tôt l'essai "De la connaissance historique" et le tome d'histoire des origines du christianisme co-écrit avec Jean Daniélou. Sa biographie par Pierre Riché, publiée il y a trois ans, m'avait passionné. Parmi les "intellectuels chrétiens", il m'a toujours paru tenir une place à part à cause de sa culture théologique et de son discernement supérieur. Le cardinal Lustiger l'explique dans sa courte préface : "Lisant ces pages, nous pouvons prendre la mesure de la stature que son humble fidélité à la vie de l'Esprit a donnée à Marrou : d'un brillant intellectuel catholique, elle a fait un vrai théologien et, à ce chrétien sans autre ministère que la grâce baptismale, elle a donné d'exercer avec fécondité le sacerdoce royal des fidèles".

Les premières incursions dans les carnets posthumes m'ont fait saisir la forme particulière, elliptique, parfois à la limite du compréhensible, n'étant a priori destinée qu'à l'auteur seul, marquant ses recherches, ses découvertes, ses difficultés. Mais à m'attarder sur certaines pages, je suis subjugué par la force de l'interrogation, l'enracinement dans l'Écriture et les grands textes de la Tradition. Le cardinal Lustiger évoque Pascal, c'est tout à fait cela.

Quelques pages à propos d'un article du jeune Domenach sur un livre de Thibon l'ayant intrigué, je me suis aperçu qu'il y avait une erreur dans la note de référence. Ce n'est pas L'échelle de Jacob qui est en cause mais Diagnostiques, le premier ouvrage de Thibon, dont, le tirant de ma bibliothèque, je redécouvre qu'il avait été préfacé par Gabriel Marcel. Quelle fougue chez Marrou réfutant Thibon ! Fallait-il qu'il se sente pris à partie avec ses amis d'Esprit par l'écrivain de St-Marcel d'Ardèche ! A comparer les deux formes de dialectiques, je reprends conscience de la violence des affrontements d'alors à l'intérieur du monde catholique. Quelle virulence chez les doux ! Parfois quelle superbe ! Il se trouve que j'ai assez connu Thibon et Domenach pour pouvoir, à distance et avec un sourire, relativiser ces terribles querelles. Non que je les trouve dérisoires. Le recul du temps permet une pacification qui n'est pas celle des cimetières, mais d'une sorte de sagesse rétrospective qui permet de rendre une égale justice aux protagonistes. Je n'en tire pas, pour autant, une leçon d'indifférence. Pour prendre un exemple de querelle, celui de Port-Royal et des jésuites est suffisamment épique pour soutenir notre attention. Il doit être possible de trouver de l'intérêt aux arguments et aux positions des uns et des autres, sans avoir envie de recommencer la même guerre. Il en va de même, un peu, pour ces querelles que la guerre va métamorphoser. Sans compter qu'il y aurait beaucoup à dire sur les chassés-croisés de ces catholiques prétendument si opposés intellectuellement.

[...]

28 SEPTEMBRE

Mardi, retour à Angers pour une journée des secondes années de l'Institut Albert Legrand. J'avais un bon souvenir des deux journées de séminaire passées au printemps dernier avec le cours précédant. J'ai retrouvé un public aussi réactif et intéressé, avec - m'a-t-il semblé - à certains moments, une réelle passion. Mais visiblement, ces jeunes gens - pour les trois quarts : des jeunes filles - ont une culture déjà solide, qui doit leur venir de leur milieu familial et d'une scolarité privilégiée. Je n'ai pas du tout abordé le sujet que j'avais programmé. Dans le TGV, j'ai eu l'intuition d'une introduction conçue comme une leçon fondamentale à l'enseigne du titre du Père de Lubac "Histoire et Esprit", dans la perspective des débats philosophiques du moment. Comme j'en ai l'habitude, j'ai griffonné sur une feuille un plan d'exposé prévu pour une heure. En fait, il s'est traduit par cinq heures de cours, le contenu étant suffisamment riche pour donner lieu à des développements qui renvoyaient du passé à l'actualité, et inversement. En un mot, il s'agissait de prendre parti pour une intelligibilité de l'Histoire, rendue possible par l'intrusion de Dieu qui vient proposer un dialogue où le "toi absolu" selon Gabriel Marcel, suscite l'altérité d'un peuple, puis d'une humanité qui accède à l'intelligence de soi et à la perception d'un Dieu amour, puisqu'il y a appel à une vocation sponsale.

Mon attention a été attirée par un bref passage sur I-télévision d'Aldo Naouri, à propos de la

publication de son dernier livre intitulé "Adultères". Enfin, un vrai sage ! Ce n'est pas si courant aujourd'hui. J'ai commencé la lecture de cet essai, bien écrit, bien pensé et justifié par une longue expérience d'écoute : "Je n'ai jamais eu à connaître une infidélité ou une rupture qui n'ait produit d'intolérables douleurs quand ce n'était pas de profonds, voire de très profonds dégâts". (Odile-Jacob, 392 pages, 22,90 e).

J'ai rencontré une fois Aldo Naouri. C'était sur le plateau de Franz Olivier-Giesbert, qui m'avait demandé de venir discuter l'analyse de Sylvane Agacinski sur la patristique chez les femmes. Ses interventions m'avaient éclairé sur sa personnalité de sage, au sens premier du terme, qui implique le savoir. Un savoir qui permet le discernement, parce qu'il provient aussi d'expériences riches, d'une résonance intérieure à une multitude de rencontres et à une écoute sans cesse recommencée.

Rétrospectivement, je m'aperçois que c'est la lecture d'Henri Irénée Marrou qui m'a inspiré ma leçon d'Angers. Sa "théologie de l'Histoire" et ses Carnets posthumes dont je poursuis la lecture par à coups, avec un grand bonheur. Ses notes souvent très ramassées sont autant de fulgurances. Impressions au sortir de la confrontation avec un auteur, elles énoncent, dans une grande économie de mots, de fortes problématiques. Ces raccourcis font souvent des miracles. Ainsi cette relation d'une biographie de Kierkegaard où l'idéalisme est épinglé au passage : "Ces professeurs idéalistes allemands : la semaine prochaine, nous allons construire Dieu. Que devant un tel blasphème, personne n'ait songé à déchirer ses vêtements et à chercher des pierres pour lapidation !" On sent chez Marrou une formidable énergie qui pourrait tourner à la polémique sanglante, si l'homme-chrétien ne se retenait pour mieux saisir l'intérêt des oppositions frontales dans la recherche d'une vérité mieux perçue.

2

OCTOBRE

\*\*\*\*\*

De retour de Paray-le-Monial, au terme d'un colloque passionnant, à l'initiative de la communauté Saint-Jean. Le thème ? La personne humaine en débat. Un sous-titre précisait que "c'est à l'occasion des trente ans de la communauté et des quarante ans de Gaudium et spes". J'avouerai, et je ne suis pas le seul, que j'en suis sorti un peu sonné, tant le rythme de travail fut intense. Frère Samuel nous avait prévenus dans la voiture au sortir du TGV en gare du Creusot : "Les frères ont fait un programme serré !!!" Je n'avais pas eu le temps de me préparer, absorbé encore le vendredi matin par la rédaction d'un article sur le livre de Katell Berthelot, Le monothéisme peut-il être humaniste ? (Fayard) qui me permettait de replonger dans la controverse de Ratisbonne. Je suis donc entré dans le sujet à brûle-pourpoint, sans être trop déconcerté parce que j'ai retrouvé tout de suite mes préoccupations coutumières.

Je ne ferai pas ici une synthèse des conférences, encore moins un compte rendu de chacune d'entre elles. Je formulerai plutôt des impressions, notant quelques-unes de mes réflexions ou de mes découvertes. La première impression concerne la très large ouverture du colloque, qui permet de comprendre à quel point le père Marie-Dominique Philippe admettait une pluralité de points de vue, de traditions ou de courants avec lesquels il entrait en confrontation amicale. Il est patent que rien n'a été méprisé ou ignoré durant ces trois jours et qu'il était même assez saisissant d'entendre évoquer ce qui est le plus éloigné et le plus contraire à une sensibilité chrétienne : la pensée "queer", les théories de Judith Butler, la pluralité des intervenants enrichissait et complexifiait le champ de la recherche.

Bien sûr, il y avait une présence forte de la ligne du Père Marie-Do, avec ses frères, tous aussi ardents à perpétuer et à creuser la perspective aristotélicienne et thomiste. Il était bon de revenir aux intentions fondatrices de saint Thomas, à sa rigueur "scientifique", en écartant nombre d'idées

toutes faites et d'erreurs à son propos. Mais aux côtés de nos frères fidèles à cette tradition, qui est d'ailleurs celle de l'Eglise catholique, je relève la présence d'un hégélien, d'un kantien, d'une kierkegaardienne, sans compter un spécialiste du droit international, un philosophe des sciences, un mathématicien capable de situer son savoir en défendant la culture générale... Et j'en oublie évidemment, ne cherchant pas forcément à classer dans des catégories ces universitaires chrétiens dont la pertinence consistait dans un travail de discernement à propos de la bioéthique, du corps ou de la sexualité. Ou encore de la paternité et de l'éclairage mieux perçu aujourd'hui de la constitution conciliaire Gaudium et spes.

Mes découvertes ? Je ne les énoncerai pas toutes, certaines se dérobaient à mon souvenir

immédiat et pouvant ressurgir plus tard. C'est, par exemple, Dominique Folsheid mettant en perspective, à travers toute une généalogie philosophique, la dérive de la personne dans une logique constructiviste et mécanique. De Bacon à La Mettrie, en passant par Descartes, il y a une logique qui nous conduit à l'expulsion de la personne, à la disqualification des fœtus, des comateux, des handicapés exclus, pour non performance, du droit à la vie. J'ai toujours aimé chez Dominique Folsheid son ironie socratique, c'est-à-dire sa façon de mettre au jour l'aberration, la tendance perverse, en faisant percevoir à ses auditeurs en quoi leur conscience et leur humanité s'en trouvent blessées. Il me confiera que c'est aussi par refus de faire de la réflexion intellectuelle quelque chose d'ennuyeux. Bien sûr, mais son ironie permet de sentir la grimace qui signifie à la sensibilité que ça ne marche décidément pas, qu'à consentir à cette pente, notre humanité se dégingue et se disloque.

Inutile de préciser que c'est bien la personne qui est au centre d'une telle interrogation. Dans la pensée moderne, avant le personnalisme contemporain, seul Emmanuel Kant en a sauvegardé le caractère inviolable. Il est plus inhabituel de lui associer Hegel, souvent suspect de connivence avec le totalitarisme, comme défenseur de la liberté et de la personnalisation. C'est pourtant ce que s'est appliqué à montrer brillamment le professeur Bernard Bourgeois. Pour cet excellent connaisseur de la philosophie allemande, l'école de francfort n'a formulé que des sottises à propos du système hégélien. Hegel pouvait être qualifié d'hégélien de droite - ce qui ne manque pas d'humour - et surtout de chrétien-luthérien. Mais ce que je retiens d'abord - quitte à devoir vérifier sérieusement pareille assertion - c'est que le penseur qui spéculé à partir de la théologie chrétienne, considère celle-ci comme indépassable et conclusive par rapport à l'évolution de la pensée. En d'autres termes le "Vendredi spéculatif" de Hegel ne serait pas forcément un dépassement du christianisme mais une prise en compte rationnelle, qui loin d'en dissoudre la signification au profit d'un système extérieur (le savoir absolu) en traduirait philosophiquement toute la richesse. Je ne dis pas que je suis complètement convaincu, mais voilà qui me rend enclin à envisager autrement ce penseur capital.

Autre découverte assez bouleversante, celle d'Edith Stein philosophe, Emmanuel Gabellieri, l'auteur de cet exposé tout à fait convaincant, m'expliquera plus tard qu'il n'était pas entré d'emblée dans la pensée de la carmélite, d'abord un peu rebuté par la difficulté de cette démarche exigeante. Ce n'est que dans une seconde lecture qu'il a découvert, émerveillé, que la dimension singulière qu'il n'hésitait pas à mettre au niveau des Sein und Zeit d'Heidegger et de Totalité et infini de Lévinas. On sait qu'Edith Stein fut l'assistante d'Husserl, une collaboratrice très appréciée, notamment pour sa faculté de déchiffrer les manuscrits du maître. Madame Politis, notre kierkegaardienne, devait préciser, ce qui est assez savoureux, qu'Husserl aurait volontiers marié son assistante avec un autre de ses collaborateurs, ne serait-ce que dans le but de la garder auprès de lui pour qu'elle continue son précieux labeur. Mais Edith Stein était promise à une autre mission. Son éloignement de Husserl s'explique aussi par sa réticence à l'égard du rationalisme de l'intéressé. Sa conversion chrétienne et sa découverte de saint Thomas lui permettront de développer sa propre pensée. Et celle-ci consistera dans la découverte de la structure et de la vocation trinitaire de la personne. Je n'en reprendrai pas ici le développement, mes notes ne suffisant pas à restituer la dynamique d'un exposé qu'il me semble avoir compris pour l'essentiel mais que je risquerais de trahir.

C'est en tout cas une vive incitation à lire Edith Stein ("Être fini, être éternel" et "La science de la Croix") avec le pressentiment d'une rencontre plénière entre la métaphysique et la théologie dans le climat très stimulant qui est celui de la naissance de la phénoménologie. Rencontre aussi avec la mystique - comment pourrait-il en être autrement avec une fille du Carmel ? La science de la Croix couronne cette réflexion et conduit jusqu'à l'union nuptiale entre l'homme et Dieu.

La conférence d'Emmanuel Gabellieri, spécialiste de Simone Weil, suivait celle du cardinal Barbarin, en la prolongeant et en illustrant des thèmes communs. Le point de départ du Cardinal, Gaudium et spes, avec une de ses affirmations des plus célèbres : "Le mystère du Christ éclaire le mystère de l'homme". Je connais trop l'archevêque de Lyon pour m'étonner de sa profondeur, de sa culture théologique et de son intimité avec l'Écriture sainte. Il est une des rares personnes capable de citer les textes de la Bible de mémoire en indiquant à chaque fois leurs références exactes. Cette lecture continue de l'Écriture qu'il ne cesse de recommander dans ses exhortations, il l'a pratiquée lui-même de telle façon qu'il semble la respirer naturellement. Mais il l'associe aussi à sa culture patristique.

Je pense que l'auditoire a été, comme moi, saisi par cette conférence qui m'a mis les larmes aux yeux tant elle rendait explicite la beauté de la foi et la grâce transformante du Christ. Je ne veux pas non plus la résumer de peur d'en affaiblir la richesse. Elle m'a aussi appris, en laissant

percevoir des choses que je n'avais pas encore intégrées, notamment sûr la tripartition de l'homme (corps, âme, esprit) à laquelle je suis pourtant sensible depuis que j'ai lu le Père de Lubac.

Vraiment, on entrevoyait le sens du mystère de la personne dans la lumière du Christ, avec le corps lieu de la vie et du drame, qui appelé à la résurrection devient temple du Saint Esprit, l'âme "milieu" de la personnalité, du caractère et des talents, que l'Evangile permet d'éduquer dans un juste équilibre - c'est aussi, me semble-t-il, un thème très wojtylien - et enfin l'Esprit, qu'il ne faut pas comprendre à la façon platonnisante, mais comme le lieu de celui qui fait le travail intérieur et dont seul l'Esprit sait le contenu. Les trois tentations de Jésus au désert sont en relation avec ses trois parts de l'homme où s'expriment la faim du corps, la tentation de la puissance pour l'âme et le défi de se vendre pour l'esprit.

Jésus est donc la Voie, la Vérité et la Vie, la personne même, celle dont l'imitation est la seule ambition d'un François d'Assise et d'un Pascal. J'ai relu en rentrant les pages du Père de Lubac où il donne François d'Assise en modèle, le plus convaincant de tous.

A ce propos, il faut restituer le cadre de ce colloque, Paray-le-Monial, dans la proximité des sanctuaires et en présence d'une nombreuse cohorte de

frères et sœurs de Saint-Jean. La messe concluait à la tombée du soir de

longues heures de travail, dans une basilique lumineuse, écrin d'une liturgie qui restituait sacramentellement l'enseignement qui avait précédé. Vivre l'eucharistie était l'occasion de mieux connaître la communauté, avec la splendeur des chants, la disposition contemplative de ces religieux auxquels la jeunesse confère une mission d'avant-garde.

Le mathématicien Laurent Lafforgue, qui fut "la découverte" de la troisième journée, devait me confier comment la communauté, qu'il ne connaissait pas, l'avait surpris et réjoui. Un mathématicien qui s'affirme chrétien et déclare que sa foi s'identifie d'abord à la croix, ce n'est pas si commun dans notre joli monde. La possibilité de parler de son métier de chercheur en lien avec le thème de la personne en un tel milieu, il ne pouvait la refuser, en dépit de son emploi du temps. Le public, fut littéralement transporté par son témoignage.

Brusquement, j'ai pris conscience que je le connaissais déjà, pour l'avoir entendu à l'émission d'Alain Finkielkraut sur France Culture, et l'avoir lu dans plusieurs journaux. Ne s'est-il pas mobilisé au service d'une campagne pour la survie de l'enseignement français dont il constate le délabrement. Lui, le scientifique, dénonce la disparition de la culture générale et le sort fait à notre patrimoine littéraire. Cela ne va pas sans polémiques dont notre confrère La Vie s'est fait tout récemment l'écho. L'idéologie pédagogique a été inventée et diffusée par des gens qui viennent de milieux et de mouvements chrétiens. La substitution de l'école comme milieu de vie à l'école comme lieu d'apprentissage du savoir est un des thèmes les plus chers à un Régis Debray et à un Finkielkraut. Les implications d'un tel débat concernent aussi le christianisme à un degré d'intensité qu'on ne saurait ignorer. C'est la conviction du cardinal Lustiger qui me l'a redit dans son entretien de KTO. Avec Laurent Lafforgue, j'aurai la chance de poursuivre la conversation dans le TGV jusqu'à Paris. Une chance de trouver pareil interlocuteur, savant internationalement reconnu, qui a reçu en 2002 la médaille Fields, l'équivalent du prix Nobel pour les mathématiques, avec un tel sentiment de connivence !

Voilà livrées quelques impressions qui n'épuisent pas - point s'en faut - le contenu du colloque de Paray-le-Monial. Il me faudrait mieux traduire, en particulier, l'apport propre de la communauté Saint-Jean. Je n'ai perdu aucune miette des communications des quatre frères qui ont pris directement la parole.

Il resterait aussi à dire quelques mots sur le caractère ecclésial de cette rencontre, l'importance de la venue du doyen de la faculté de théologie de Paris, le Père Philippe Bordeyne, celle de trois évêques (en plus du cardinal Barbarin, Mgr Benoît Rivière, nouvel évêque du lieu, Mgr Pascal Rolland, évêque de Moulins). Un mois après le départ pour le ciel du Père Marie-Dominique Philippe, se profile un avenir fécond dans le champ de l'évangélisation de l'intelligence.

\*\*\*\*\*

5 OCTOBRE

Depuis des jours, l'affaire Robert Redeker fait rage. Il y a de quoi. Un professeur de philosophie qui, pour avoir écrit un article véhément dans Le Figaro, du 19 septembre, sur l'Islam ["Chef de guerre impitoyable, pillard, massacreur de juifs et polygame, tel se révèle Mahomet à travers le Coran. (...) Haine et violence habitent le livre dans lequel tout musulman est éduqué, le

Coran.”] connaît le sort de Salman Rushdie. Interdit de domicile, d’enseignement pour menace permanente de mort. C’est insupportable. Un collectif d’intellectuels se mobilise pour dénoncer le scandale. Comment ne pas être d’accord ? Mais en même temps je m’interroge et comprends les réserves exprimées par Jean Baubérot, qui regrette que l’indignation légitime masque la complexité du débat. L’autre soir, j’avais assisté à un bout de dialogue télévisé où le même Baubérot était aux prises avec une collaboratrice de Charlie-hebdo dont le fonctionnement intellectuel n’était guère rassurant. Ce matin dans Le Figaro, ou tout a commencé, un beau papier de Chantal Delsol, qui vise tellement juste. Et comme je me retrouve dans sa confession initiale ! Chrétienne, il lui arrive de souffrir de certaines caricatures : “pour autant je n’irai pas cracher sur les auteurs de ces facéties misérables, même pas cracher, et je dirai très honnêtement, que je ne les déteste pas. C’est ce que ma religion m’a appris.”

J’avoue que parfois je trouve une certaine littérature et une certaine BD trop débiles pour que je m’en émeuve, sauf à penser qu’elles témoignent de la bêtise humaine. Je préfère de loin les articles de journaux à certaines tribunes de la télévision où, le spectacle prenant le dessus, il est difficile de saisir le fil des argumentaires. Au moins, le trouble actuel a-t-il le mérite de mettre en valeur les vrais sages - notamment parmi les intellectuels musulmans. Et pour terminer avec Chantal Delsol, il faut tenir à fond sur la liberté de l’esprit et la défense de l’état de droit, “c’est-à-dire un Etat où la terreur n’a pas de place”.

Plusieurs papiers, aujourd’hui, sur le dernier livre de Virginie Despentes - une romancière que je n’ai jamais lue et dont je devine qu’elle est un peu l’archétype de ces femmes écrivains au style cru et cruel qui fait entrevoir un abîme de souffrance. Pour une fois, je serais presque d’accord avec Marcella Lacub qui, dans Le Monde consacre une page à King Kong théorie, (Grasset). Ces choses sont suffisamment terribles pour qu’on en parle sérieusement, c’est-à-dire hors névroses.

Curieusement, alors que j’ai repensé ces temps-ci à Gustave Thibon, à cause des carnets de Marrou et d’une conversation avec Emmanuel Gabellieri (préparation d’un Cahier H sur l’auteur de Diagnostics), m’arrive un recueil posthume (Aux ailes de la

lettre, éd. du Rocher). Choisies par Françoise Chauvin, ces notes collectées dans des cahiers tenus de 1932 à 1982 méritent vraiment d’être connues. On y découvre un Thibon souvent déchiré, se chargeant lui-même de détruire sa légende !

6 OCTOBRE

Ce que je soupçonnais depuis longtemps à propos de Michel Onfray, lui-même le révèle dans un livre que j’ai découvert en regardant Guillaume Durand sur France 2. C’est la révolte et le ressentiment à l’égard d’une expérience d’enfance qui expliquent et nourrissent sa posture intellectuelle. Bernanos parlerait d’un enfant humilié.

Comment réagir lorsqu’on est soi-même tributaire d’une expérience inverse ? Est-il seulement possible de dire que ces Pères salésiens, auxquels Onfray en veut terriblement, ne sont pas réductibles à ses accusations et à ses terribles souvenirs, que des milliers de jeunes leur ont dû leur apprentissage de la vie et leur chance ? Tout ce que l’imprécateur désigne en fait de mépris du corps et de la culture, de la part de ces “éducateurs”, je le récuse avec indignation en ce qui me concerne. Et je ne me crois pas du tout une exception...

Impression assez sinistre de cette émission, en dépit de quelques échanges pertinents sur la culture, l’argent et la puissance publique. La conclusion avec Virginie Despentes n’a rien arrangé. Onfray peut dire tout ce qu’il veut. On lui sert la soupe. Aucune contradiction. Plafond bas, très bas. On me dira que c’est le propre des sociétés

libres de laisser paraître le spectacle de nos tristesses et parfois de nos vices jusqu’à la complaisance dans la dislocation. C’est Pascal Bruckner qui me suggère cela dans son dernier essai (La tyrannie de la pénitence, Grasset). “Aujourd’hui, être civilisé veut dire se savoir potentiellement barbare. Nous

autres Européens sommes évidemment pusillanimes et décadents, pathétiques dans nos aspirations et pitoyables dans nos plaisirs. Au moins en sommes-nous assez avertis pour tenter de nous corriger. Malheur aux brutes qui se croient policées et s’enferment dans le tourniquet infernal de leurs certitudes”.

Je suis au fond assez d’accord, même si je pense que les choses ne sont pas égales entre courants d’opinion et que Virginie Despentes n’est pas le miroir parfait de notre réalité. Sans doute oblige-t-elle à réfléchir sur les situations-limite, les déséquilibres qui affectent

profondément un univers non avoué et non avouable. La charmante Emmanuelle Béart, "grand témoin" de l'émission, est-elle la meilleure arbitre pour juger de ces choses ? C'est vrai qu'elle aussi, peut être le témoin révélateur... Tout cela pour dire que je n'ai aucune envie de censurer Guillaume Durand, même s'il m'insupporte, à mes frais, sur le service public.

Allons plus loin : Charlie-hebdo peut publier tout ce qu'il veut, je n'agresserai pas son directeur que je rencontre régulièrement dans mon voisinage. Je tolère presque tout, c'est une des conditions de ma propre liberté. Et contrairement à ce que les anticléricaux disent à longueur de journée, c'est aussi les conséquences de ma liberté chrétienne.

#### 9 OCTOBRE

Toute la journée d'hier, dimanche, j'ai assisté au 40e anniversaire du diocèse de Créteil, le mien. Heureux de ce que j'y ai vu et entendu, et surtout de ce "peuple des paroisses", si attaché à son Eglise. Pas mal de jeunes et de plus âgés, avec peut-être la moindre présence de la génération intermédiaire. Des conférences et débats - auxquels j'ai participé, parlant dès la première heure - j'ai retenu le désir de s'informer et de comprendre. La célébration eucharistique, qui a rassemblé quelque 7000 personnes, était belle, signifiante, et la présence centrale de l'évêque, Mgr Daniel Labille, déterminante.

Cette vitalité ne cache pas des fragilités et des réalités cinglantes. Fragilités d'une Eglise qui n'a plus qu'un faible nombre de prêtres : un seul séminariste ! Réalités d'une population globale qui se déchristianise et dont les statistiques de baptêmes ou de mariages indiquent une transformation profonde alarmante. Je suis persuadé que nous n'en resterons pas là. Et qu'un renouveau interviendra. A partir de ce qu'est ce diocèse aujourd'hui, avec ce qui naîtra, s'affermira.

#### 10 OCTOBRE

Un aphorisme de Thibon traduit assez bien mon état d'esprit hier, écrivant l'éditorial de France Catholique : "c'est une situation bien inconfortable que d'être assez sensible à la bêtise pour en souffrir et trop intelligent pour s'en indigner". Il n'est pas nécessaire de disposer d'une intelligence exceptionnelle pour débusquer la bêtise qui ne blesse que parce qu'elle se complaît dans ce seul usage.

Justement, les pages "Idées" du Figaro d'aujourd'hui poursuivent le débat sur les rapports du religieux et de l'espace public, avec une contribution du cardinal Angelo Scola et une autre de Guy Coq. Le patriarche de Venise note le caractère nouveau, et déstabilisateur pour la pensée contemporaine et la régulation sociale du brassage des

cultures. La laïcité classique se trouve désorientée et dépassée par des phénomènes qu'elle maîtrise mal ou pas du tout. Quand aux religions, il leur faut abandonner, dit le Cardinal, l'interprétation privée ou fondamentaliste pour créer un terrain propice aux échanges réciproques et directs avec les

autres religions et les autres cultures : un espace de dialogue dans lequel les religions puissent jouer leur rôle dans le débat public sur les valeurs de civilisation et exprimer leurs vues historiques." Je trouve cela intéressant et fécond même si c'est encore problématique.

Quant à Guy Coq, il prend position dans l'affaire Redecker en se déclarant "athée du dieu au nom duquel on menace de mort le philosophe". J'aurais pu adopter un tel point de vue dans mon éditorial et je l'ai d'ailleurs adopté en partie. Je l'ai orienté de préférence vers la défense de la liberté du croyant que je vois aussi menacée dans certaines crispations laïcistes et anti-religieuses.

#### 11 OCTOBRE

L'assassinat d'Anna Politkovskaïa, à Moscou ne peut pas ne pas me toucher puisqu'il s'agit d'une collègue qui a payé de sa vie l'honneur d'avoir fait son métier, c'est-à-dire conformément à la vérité et à la justice. Tous les regards se tournent vers Vladimir Poutine dont elle était, à travers ses enquêtes, l'adversaire directe, mais aussi vers le Premier ministre tchétchène pro-russes, Ramzan Kadyrov, cible des dernières révélations de la journaliste.

Comment désigner ou nommer les assassins, tant qu'une enquête sérieuse n'aura pas été menée jusqu'à son terme ? Force est de reconnaître que la Russie n'est pas un véritable Etat de droit, que le crime de sang y est une pratique habituelle qui ne vise pas seulement les journalistes. Dans Le Monde de ce soir, en dessous du récit des obsèques d'Anna Politkovskaïa, une dépêche annonce l'assassinat d'un banquier à Moscou. On rappelle qu'en septembre, le n°2

de la Banque centrale de Russie avait déjà connu le même sort. Vladimir Poutine est-il responsable de cette anarchie qui laisse libre cours aux gangs et mafias ? Le problème le dépasse en partie, même s'il apparaît violent dans ses propos et si la façon dont il mène les affaires intérieures et extérieures nous heurte fréquemment.

Dans cette jungle, Anna Politkovskaïa, faisait preuve d'un courage exceptionnel, et j'ai l'intime conviction qu'elle était vraiment libre dans ses jugements et ses choix, soucieuse d'abord de venir en aide aux gens qui souffraient. En ce sens, elle était un peu plus qu'une journaliste, n'hésitant pas à payer de sa personne, non seulement pour informer, mais pour agir de la façon la plus audacieuse. On l'a vu aussi bien dans l'affaire du théâtre moscovite que dans celle de l'école de Beslan. Tout indique aussi une femme révoltée par le devenir de la société russe et de ce qu'elle percevait comme l'impéritie d'un Etat aveugle et sourd à la réalité. [...]

### 13 OCTOBRE

Heureux d'avoir fait connaissance hier avec Guillaume de Thieulloy, excellent connaisseur de la pensée de Jacques Maritain. Notre libre conversation dans le cadre du palais du Luxembourg nous a permis de balayer assez large, de la philosophie politique à l'actualité à laquelle le Sénat n'est évidemment pas étranger. La jeunesse de mon interlocuteur me rend encore plus singulière sa proximité intellectuelle. Même s'il n'est pas le seul de sa génération, il n'est pas si commun de rencontrer quelqu'un qui évolue si naturellement dans certains domaines de la culture, avec une liberté d'esprit qui change heureusement des stéréotypes les mieux partagés.

Je suis revenu à pied par le parvis de Notre-Dame-place Jean-Paul II pour visiter le "village médiéval" installé pour les 25 ans de Radio-Notre-Dame. Un public nombreux ne cesse de passer d'une tente à l'autre, notamment celle qui accueille le studio. Du matin jusqu'au soir, les émissions y ont lieu en public avec les animateurs habituels et des invités bien choisis (Paul Thibaud et Denis Linsel à ce moment). J'ai le plaisir de retrouver mon vieil ami Robert Toussaint, maintenant nonagénaire, qui fut aux commencements parfois acrobatiques de l'entreprise. Pour avoir bien connu cette période fondatrice, je ne puis que me réjouir d'avoir vu aboutir ce très beau projet voulu par le cardinal Lustiger et pas toujours bien considéré dans le monde et les médias catholiques. La Radio a grandi dans la fidélité à elle-même, en suscitant toujours de nouveaux talents. Elle est un espace de liberté irremplaçable aujourd'hui.

### 16 OCTOBRE

Samedi, toute la journée, audition dans le cadre de l'Institut Léon Harmel de rédacteurs de mémoires réunis par petits groupes. Ces mémoires concernent les questions sociales et politiques et témoignent de préoccupations morales et anthropologiques. C'est une belle expérience qui m'a permis de faire connaissance avec douze personnes aux profils divers mais toutes engagées dans la vie civique et associative. J'aurais presque envie de dire qu'elles vous réconcilieraient avec l'humanité si tant est que la mélancolie ou la misanthropie se soient emparées de vous. Et que dire de la confiance de ceux qui vous ont invité à participer à un tel jury au côté de deux responsables de terrain, un sénateur et un maire de banlieue parisienne particulièrement exposé !

Edgar Morin m'envoie son livre *Le monde moderne et la question juive* publié au Seuil, avec un mot qui me touche : "Pour comprendre et faire comprendre". Oh oui ! Je pressens, avant même de l'avoir lu, le but de sa démarche. J'ai toujours bien aimé Morin, que je pratique depuis longtemps, et le fait qu'il me lise de son côté constitue un encouragement à m'exprimer. Il a pris sur le conflit israélo-palestinien des positions qui lui ont valu de franches inimitiés pour ne pas dire plus. Quelqu'un que j'estime tout autant, Alain Finkielkraut, n'est pas exactement sur la même ligne. Ils en ont débattu récemment. Le paradoxe veut que je puisse me retrouver tour à tour dans chacun de leurs discours, non par refus de trancher mais par désir de ne rien oublier des données d'un problème d'une extraordinaire difficulté. "Œil pour œil et le monde finira aveugle", dit Morin, d'une formule qui me fait rêver et ruminer.

### 17 OCTOBRE

L'avantage d'un recueil d'aphorismes ou de fragments c'est d'y pouvoir évoluer tranquillement en s'attardant sur une formule, une note ou même plusieurs pages qui vous accrochent avec plus de facilité qu'un essai qui vous impose son rythme démonstratif. Je progresse donc doucement dans le Thibon avec beaucoup d'intérêt et de perplexité. Je ne puis dire que je suis réellement surpris. Pour l'avoir rencontré plusieurs fois, y compris sur "ses terres", j'ai pu prendre conscience de sa complexité et de sa singularité, très loin de sa réputation de sage paysan et de chrétien paisible. Pour certains de ses admirateurs, l'expérience

risque d'être éprouvante. L'homme est tourmenté au possible, parfois jusqu'à la tentation du désespoir et de l'athéisme. Il fait même confiance de son échec spirituel. Partir de saint Jean de la Croix, se hisser si haut en visant la mystique la plus exigeante, et retomber pauvre pécheur ordinaire. Il arrive à l'ami de Simone Weil d'appeler celle-ci au secours, sans qu'elle lui tende la main... L'apaisement ne vient pas avec le grand âge.

Or c'est peut-être un des meilleurs ouvrages du philosophe de St-Marcel d'Ardèche qui nous est ici donné. La force de l'ensemble et du détail frappe sans jamais être démentie. L'expérience de la dépression spirituelle s'y donne sans précaution. Personne n'est épargné et la dureté des traits, le caractère implacable de l'auto-analyse obligent à participer soi-même à une traversée du désert dont on ne peut sortir indemne. On ne pourra lui reprocher de mentir ou d'édulcorer la réalité. Ce peut être salubre. ça l'est en grande partie. Mais on s'interroge alors sur la vraie personnalité de cet homme du midi, admirateur de Nietzsche, et voué à l'obscurité de l'âme. Il m'est difficile de livrer une impression brute, encore moins un jugement global. Je veux aller jusqu'au bout, non sans avouer que l'image conventionnelle de Gustave Thibon s'y trouve détruite à tout jamais. Volontairement, je suspends ma réflexion en espérant la reprendre avec plus de recul et de discernement.

En attendant, j'ai trouvé - grâce à Pierre-Guillaume de Roux - une Italienne étonnante qui présente avec Thibon ce point commun d'avoir été une inconditionnelle de Simone Weil. Le Rocher publie une biographie de cette Cristina Campo, si intelligente, cultivée et raffinée, racontée - ô surprise ! - par la responsable de la rubrique culturelle de Elle - Italie. Je ne suis pas un lecteur de Elle, mais je suis à mille lieux d'imaginer qu'une de ses collaboratrices puisse s'intéresser à quelqu'un de si hors mode et hors futilité. A moins que l'édition italienne ne diffère de notre presse féminine (et féministe) ! Enfin, grâce soit rendue à Cristina de Stefano pour cet essai sur "la meilleure styliste du demi-siècle italien", disparue il y a presque trente ans (1977) et qu'on aurait aimé rencontrer.

18 OCTOBRE

Il ne m'arrive que rarement d'évoquer ici l'actualité politique. J'ai déjà dû dire que ce n'était nullement désintéressé de ma part. Au contraire, je crois suivre "les affaires" avec attention et même précision. Ma discrétion ne s'explique que par la priorité accordée aux débats intellectuels, aux lectures, au culturel et au religieux. Est-ce à dire que la conduite de l'Etat, les rebondissements de la campagne électorale ne m'excitent guère ? C'est vrai et c'est faux. Mais je suis pour le moment plus intéressé par les personnages que par leurs idées. Hier soir, la joute oratoire des trois champions socialistes - que j'ai regardée en grande partie - a médiocrement sollicité mon jugement politique. Elle m'a d'abord confirmé dans l'intuition des personnes. Le fait que Ségolène Royal n'ait pas flanché dans un exercice, réputé périlleux pour elle, est ce qu'il y eut de plus notable. Un obstacle de plus de franchi.

J'ai terminé Belinda et le monstre, la vie secrète de Cristina Campo assez subjugué par cette femme, qui n'a pas la rigueur de Simone Weil ni son exigence philosophique, mais dont on saisit aisément pourquoi elle était fascinée par elle. Indépendance farouche, haute culture, découverte mystique. Le plus étonnant - mais pas le moins illogique - est qu'elle se soit reconnue dans la réaction de Mgr Marcel Lefebvre contre les réformes de Vatican II, principalement en liturgie. Il est probablement que dans la même situation Simone Weil aurait réagi comme elle (sur ce terrain strict de la liturgie).

Le résumé vraiment hâtif que fait l'auteur du déroulement de Vatican II ne peut rendre compte du contenu du Concile, mais il est difficile de lui donner tort lorsqu'en quelques pages elle nous dépeint le désarroi et la colère de Cristina Campo, nouvelle convertie, face au largage du grégorien, l'invasion des micros, la révolution brutale qui blesse les sensibilités...

19 OCTOBRE

L'exemple de Cristina Campo m'est précieux à ce moment précis où la discussion est rouverte sur la possibilité de célébrer légitimement le "rite ancien" dans l'ensemble de l'Eglise catholique et où le trouble est réel, en France, sur l'accueil des traditionalistes. J'ai lu ce matin dans La Vie, l'entretien avec Mgr Claude Dagens, évêque d'Angoulême, qui m'a rendu perplexe. Non que je conteste le fond de son propos. Mais j'ai le sentiment que tout n'est pas "mis sur la table".

Le point le plus sensible de l'argumentation de Mgr Dagens tient au rapprochement avec la réintégration des lapsi - ceux qui avaient renié leur foi pendant la persécution de l'empereur Dèce. "Il y a à Carthage des gens qui veulent les réintégrer à peu de frais. Mais Cyprien ne



l'accepte pas. Il veut que la réintégration dans l'Eglise se fasse selon des exigences très profondes. Cette expérience fait partie de la vérité catholique." Qu'un évêque éprouve la souffrance d'un Cyprien "dans sa lutte spirituelle vécue pour la communion de l'Eglise", voilà qui parle. Cependant les problèmes posés par les "intégristes" aujourd'hui ne sont pas superposables à ceux de l'Eglise d'Afrique sous Cyprien ou Augustin. Mgr Dagens n'en disconvient pas. Mais n'est-il pas un peu unilatéral dans ses reproches ? J'entendrai toujours la voix du cardinal Thiandoum au téléphone, me confiant : "Dans cette affaire, les torts ne sont pas que d'un seul côté". Je n'ai pas le cœur d'en dire beaucoup plus...

Une remarque encore : je suis profondément Mgr Dagens lorsqu'il insiste sur ce qu'a d'inacceptable le fait que "l'Eucharistie soit la source de blessures aggravées". Mais à vouloir à toute fin proscrire le rite ancien, en brutalisant certaines consciences, n'a-t-on pas agi, fut-ce inconsciemment, pour creuser les divisions ? Le père Congar a toujours souhaité explicitement qu'on accorde la faculté de célébrer "la messe de saint Pie V".

## 21 OCTOBRE

On célèbre les cinquante ans de l'insurrection de Budapest. Je me souviens de ce moment glorieux mais tragique comme un des plus évocateurs de ces années 50. Ma mère pleurait en entendant Jean Grandmoujin raconter sur Radio-Luxembourg l'écrasement de la révolte par les

soviétiques. Des images se sont imprégnées alors dans nos esprits : Les insurgés jetant des cocktails Molotov, la ville écrasée, l'exil des Hongrois vers Vienne et même vers Paris, le cardinal Midzensty se réfugiant à l'ambassade américaine pour 15 années ! Les livres se multiplient à l'occasion de cet anniversaire. J'ai retenu celui d'Henri-Christian Giraud, rencontré l'autre jour place Saint-Sulpice. Notre rapide échange - entre hommes du même âge - m'a en quelques instants replongé dans ce mois d'octobre 1956 qui m'a plus encore impressionné qu'août 1968 avec l'écrasement du printemps de Prague. Henri-Christian en a fait un livre très complet (Le printemps en octobre, histoire de la révolution hongroise, Le Rocher, 814 pages, 24 e) et je me rends compte qu'il connaît parfaitement l'histoire contemporaine de la Hongrie. Le matin j'avais reçu un ouvrage sur les deux frères Rajk. Il m'a tout de suite expliqué le drame du frère fasciste et du frère stalinien.

Mais aujourd'hui, dans Libé, un très suggestif entretien avec Pierre Kende, président de l'Institut "56" de Budapest, permet de mettre les choses en perspective. La Hongrie demeure très divisée. La population n'est pas unanime dans son souvenir de ces semaines héroïques. La brutale répression soviétique avait traumatisé bien des familles qui ne se sont pas identifiées à l'épopée libératrice.

## 24 OCTOBRE

30 jeunes prêtres ont écrit au Nonce apostolique à Paris : "Nous ressentons comme un besoin plus urgent de recevoir de notre Pape Benoît XVI des signes d'encouragement à nous insérer dans le monde tel qu'il est pour y porter le témoignage d'une vie authentiquement chrétienne, plutôt qu'à nous replonger dans une vie liturgique d'un autre âge." Je n'ai évidemment que de la sympathie pour ces prêtres, que j'ai beaucoup plus envie d'encourager que de critiquer. Tout de même, une analyse élémentaire de cette simple phrase fait surgir des interrogations. Des fautes de logique. Des contresens historiques et une naïveté assez confondante. Sont-ils conscients que Vatican II fait un retour à la Tradition la plus profonde, pour parodier Péguy, et que sauf à vouloir prendre au sérieux cette Tradition, la liturgie moderne (antithétique de celle d'"un autre âge" qui est stigmatisée) se ramène à des bricolages assez pitoyables. Que veut dire par ailleurs "s'insérer dans le monde tel qu'il est" ? Je vois bien qu'il s'agit d'y porter le témoignage d'une vie authentiquement évangélique. Mais l'opposition qui est faite entre cette insertion et le refus d'un autre âge renvoie à la question récurrente du moderne et de l'ancien et aboutit à un manichéisme réducteur assez redoutable.

Je ne veux pas faire de procès d'intention. Mais, tout de même, on est en droit de se poser des questions. Hier un Péguy, encore lui, s'avérait être le plus terrible contempteur de la société moderne, comme peut-être aujourd'hui un Alain Finkielkraut. Sont-ils pour autant "out" ? Ou ne s'affirment-ils pas comme des observateurs bien plus de leur temps que les progressistes béats de toujours ? J'écris cela avec d'autant plus de distances qu'à beaucoup d'égard, je suis en désaccord avec les traditionalistes ainsi dénoncés. Est-il judicieux de les démoniser, de les ostraciser ? Ce n'est pas mon avis. Et le retour au manichéisme de ce manifeste ne me semble pas du tout un signe d'équilibre intellectuel et spirituel.

5 novembre

Lourdes. Je suis pour quelques jours dans la cité mariale, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Familiarité de ces lieux aimés, qui font ressurgir tant de souvenirs, enfance, famille. La réalité des miracles qui se produisent ici tient pour moi dans le témoignage d'une vieille amie de mes parents, Héloïse Tellier, qui avait été guérie d'un mal incurable à l'âge de 40 ans, alors que sa vie était en danger et que la prudence aurait exigé qu'on ne la mît pas dans le train à Château-Thierry ! On l'avait plongée, inconsciente, dans la piscine, et ses fonctions bloquées avaient été retrouvées en un éclair. Elle mourut plus que centenaire ! Ce fut une chance de l'avoir connue, vive, drôle, racontant avec simplicité ce qui lui était arrivé et ne concevant nulle envie de se mettre en avant. Sa guérison miraculeuse ne fut jamais reconnue pour absence de quelques documents médicaux. Mais pour les témoins de l'époque, il n'y avait eu aucun doute, y compris pour cet employé de chemin de fer qui, ayant vu revenir sur ses deux jambes la grabataire qu'il avait hissée dans le train, se convertit sur le champ.

Mais Lourdes, c'est aussi l'actualité immédiate qui nous a valu la Une flamboyante de Libération hier : "Mon curé chez les latinistes !" Belle occasion de ranimer la verve des amateurs de clichés cinglants pour les réactionnaires et autres intégristes. Mais soyons justes, pour caricaturales qu'elles soient, les analyses de Libé doivent être prises en compte : "Quand les esprits ont besoin de s'ouvrir, l'Eglise catholique peut-elle donner l'image d'une institution qui se ferme sur son passé et tourne le dos à la modernité ?" C'est la phrase finale de l'éditorial de Jean-Michel Thénard. L'intéressé serait, sans doute, plutôt en peine pour développer sa pensée, le passe-partout de la modernité n'étant pas suffisant pour régler les difficultés de fond évoquées.

6 novembre

Densité de la journée hier, à la suite de la messe dominicale dans la basilique du Rosaire. Je ne saurai tenir un compte-rendu de tous les contacts, conversations, nullement programmés, qui m'ont permis de faire le point sur "l'opinion épiscopale". Ce qui est remarquable, c'est d'abord la cordialité et la franchise avec lesquelles s'expriment mes interlocuteurs. Sur des sujets pourtant brûlants et donnant lieu, ces semaines-ci, à des surenchères journalistiques. Il y a, d'évidence, des sensibilités différentes qui s'expriment, notamment à propos du traditionalisme et de la "liturgie tridentine", mais pas au point d'amener à une fracture. Certains sont, sans doute, plus "montés" contre les tentatives de conciliation avec les adversaires patentés des réformes de Vatican II, mais ils ne sont pas plus désireux d'un conflit avec Rome que ceux qui sont plus accueillants à une perspective d'accord. Ce n'est nullement par "sens politique". Je crois sincèrement que les publicistes qui sont prompts à soupçonner la renaissance toujours possible d'un gallicanisme frondeur se trompent sur toute la ligne. Car ils ne comprennent pas la profondeur des liens du catholicisme français avec la primauté romaine.

Je ne retrouve pas, en tout cas, quelque chose qui ressemblerait à la réaction de quelques personnes littéralement affolées par ce qu'elles percevraient de "réactionnaire" dans l'attitude de Benoît XVI. Il y a une raison simple à cela : les évêques connaissent assez la pensée du Pape pour ne pas se méprendre quant à son attitude vis-à-vis des traditionalistes ou même de l'islam, du dialogue interreligieux et, de façon générale, de l'héritage de Vatican II. A ce propos, le discours d'introduction du cardinal Ricard est sans équivoque. Son ton tranquille contrastait avec la fébrilité des médias.

Une fois de plus, l'information réagit à contre-sens, émoustillée par un sujet censé susciter des opinions extrêmes, et donc de superbes pugilats. Plus c'est saignant, plus on en redemande, mais au prix d'équivoques sans nom, de faits tronqués et d'interprétations hasardeuses. L'affaire de la messe en latin est typique. D'abord, il ne s'agit nullement de latin. Le rite de Paul VI peut être prononcé dans cette langue qui reste une référence pour l'Eglise universelle. Ce qui est en cause, c'est le rite dit de saint Pie V, qu'il serait d'ailleurs plus exact de référer au missel de Jean XXIII de 1962. Comme le remarque le cardinal Ricard, le rite de saint Pie V est antérieur à la messe de l'Immaculée conception.

Longue conversation au bord du Gave, hier après-midi, avec Mgr Hyppolite Simon, archevêque de Clermont-Ferrand, dont le script prendrait plusieurs pages de France Catholique. Sur la période post-conciliaire, l'archevêque m'a fait part de son expérience quand il était un prêtre de 35 ans nommé supérieur de grand séminaire. Le retour de certains débats le blesse parce qu'on semble prendre pour cibles ceux qui ont tenu la maison alors que trop de choses s'effondraient. Nous nous expliquons notamment à propos de la préface que j'ai donnée, il y a

quelques années, au livre de Jean-Pierre Dickès, intitulé La Blessure et qui concernait justement cette période douloureuse. Appartenant à la même génération, avec Mgr Simon, nous n'avons pas que des souvenirs communs : des références aussi, ne serait-ce que celle de Maurice Clavel.

A un moment, mon interlocuteur interpelle le cardinal Ricard qui passe non loin de là et lui demande de répondre à quelques questions que je lui avais présentées sur l'Institut du Bon Pasteur. Le Cardinal accepte sans réticence et m'accorde généreusement de longues minutes pendant lesquelles il reprend la chronologie très précise des faits, m'éclairant sur des aspects encore énigmatiques. Je dois redire combien j'ai été impressionné par sa sérénité et sa transparence, aussi bien à ce moment qu'au cours de la conférence de presse qu'il nous donnera un peu plus tard dans l'après-midi.

Mais j'en reviens encore à la journée de dimanche dont je ne parviendrai décidément pas à résumer le déroulé... Assistant en fin d'après-midi à la conférence du cardinal Ouelett, qui trace le panorama religieux du Québec à l'occasion de la préparation du prochain Congrès eucharistique, j'ai la joie d'apercevoir dans l'hémicycle, mon ami et homonyme, le père jésuite Marc Leclerc, professeur à la Grégorienne de Rome. Nous nous retrouvons dans le hall pour une longue conversation qui se poursuivra dans sa cellule de l'accueil Notre-Dame. Il est venu présenter la cause du Père Joseph Wrezinski dont il est le postulateur. Nous abordons plusieurs sujets, après avoir évoqué le cher Père Joseph, apôtre des pauvres. Tout d'abord le débat acharné sur le darwinisme qui est redevenu de pleine actualité. Comme il est spécialiste de la philosophie des sciences et organisateur de colloques à propos du "dessein intelligent" des évangéliques américains, il est en mesure de me donner des aperçus d'une grande rigueur épistémologique. Il me parle aussi du Pape qui est venu, deux jours plus tôt à la Grégorienne et qui a une fois de plus impressionné son auditoire d'étudiants et de professeurs. Dans son allocution, Benoît XVI a notamment parlé avec clarté de la façon dont il envisage le dialogue interreligieux. J'en suis confirmé dans mon analyse non pas d'un abandon, mais d'un recentrage de ce dialogue. Nous passons ensuite à la Belgique dont il est le citoyen avec les échos très encourageants de la Toussaint 2006 de Bruxelles et qui apporte donc une espérance précieuse face à l'impressionnant effondrement spirituel du pays. Nous terminons cet échange par la liturgie et les traditionalistes, ce qui est l'occasion de constater notre parfait accord.

Dîner du soir avec Mgr Henri Brincard où nous parlons de l'islam (il me conseille vivement le livre d'Alfred-Louis de Prémare, Les fondations de l'islam, paru au Seuil en 2002) et des divers dossiers de l'Assemblée. L'évêque du Puy est heureux du bilan du Jubilé de son pèlerinage et se montre avocat d'une forme directe d'évangélisation.

7 novembre

Il m'est plus facile de résumer la journée d'hier où mes contacts directs avec les évêques ont été plus réduits à cause de leur programme de travail très serré. Tout de même, à la pause du matin, échange avec Mgr Pierre d'Ornellas, archevêque coadjuteur de Rennes, sur la discussion très riche qui vient de se tenir entre évêques à propos de l'homosexualité et des différences anthropologiques significatives. Tous les témoins sont unanimes sur la belle tenue de cette matinée où beaucoup se sont exprimés avec le sentiment de cerner une des crises les plus graves de l'époque. Cela me rappelle ce que me disait le cardinal Philippe Barbarin, au dîner de samedi soir, où il m'avait entraîné dans la belle salle à manger épiscopale de l'accueil Sainte-Marie dominant le site de Lourdes dans la nuit. Il est impressionnant de voir comment l'épiscopat éprouve une vraie sollicitude à l'égard des personnes à orientation homosexuelle. Nous sommes à mille lieues des clichés "homophobes". L'attention portée ne méconnaît rien des problématiques actuelles (sur le gender), qui avait été expliquées par le psychanalyste Jacques Arènes, lors d'une conférence prononcée à la séance d'ouverture.

La conférence de presse donnée par le cardinal Ricard l'après-midi, et que j'ai déjà évoquée, a coupé les ailes à ce bobard largement diffusé selon lequel il y aurait fronde des évêques français contre le Pape. C'est vrai qu'il y a eu des explications mutuelles, lors des audiences des cardinaux Ricard et Lustiger chez Benoît XVI et de la rencontre de Mgr Vingt-Trois avec le secrétaire d'Etat, le cardinal Bertone. Mais pas un instant, le cardinal Ricard ne songe à s'opposer au projet du Pape de réintégrer les lefebvristes. Il ne cache certes pas les obstacles qui gênent une réconciliation. Le rappel de ce qui s'est passé à Bordeaux avec l'abbé Lagueyrie, suffit à condenser les tensions, les batailles en justice, parfois les noms d'oiseaux qu'ont supportés ses collaborateurs. Mais un processus est en cours qui, visiblement, a l'appui du président de la Conférence épiscopale.

8 novembre

Impression très vive dans les contacts d'hier de la rencontre avec quelques jeunes évêques tout à fait remarquables. Ils ont la "chance historique" d'une certaine façon, d'appartenir exclusivement à leur temps, alors que des gens de ma génération sont toujours tentés de mettre ce bel aujourd'hui en perspective avec le passé qu'ils ont vécu. Ces jeunes pasteurs sont tellement investis dans ce présent, qu'à certains égards, ils le comprennent mieux que moi, en tout cas avec la fraîcheur de l'entière proximité.

Il ne faut pas s'y tromper. L'assemblée des évêques de Lourdes ne peut être comparée à une assemblée représentative politique. Certains de ses travaux sont destinés au public. La plupart de ses délibérations réclament la discrétion, et sûrement pas l'œil des caméras. Parce que ses membres ont besoin d'une complète liberté de parole, parce que certains propos sont même confidentiels, et parce qu'il est impératif que prévale la seule règle interne de la conférence. Il serait catastrophique qu'à cette règle se substitue l'opinion extérieure, ou encore un certain diktat des médias. Je sais, pour appartenir à la profession, qu'il est tentant de vouloir assister à tout, être au courant de tout. Mais il faut distinguer les genres. Il y a quelques années, l'Assemblée a dû adopter des mesures plus strictes à l'égard de la presse, celle-ci les encaissa très mal. Il me semble qu'on est parvenu aujourd'hui à un équilibre satisfaisant, même s'il ne peut être parfait. N'empêche que la gente journalistique rôde autour de l'assemblée pour percer ses secrets, supputer ses conflits éventuels, rechercher le maximum d'informations significatives. Il y a certes les conférences de presse, les déjeuners collectifs, où il est loisible de poser toutes les questions. Au bout du compte, on parvient toujours à mieux sentir les choses les plus subtiles. J'ajouterai que la participation aux eucharisties quotidiennes introduit à un autre ordre sans doute le plus précieux, si du moins on veut pressentir une communion sans laquelle l'assemblée ne serait pas elle-même.

9 novembre

Aujourd'hui, clôture de l'assemblée. Satisfaction de cette semaine lourdaise pour les retrouvailles avec la cité mariale mais aussi pour la faculté de mieux comprendre l'Eglise de France. Je n'ai pu évidemment parler avec tous les évêques, j'en ai quand même rencontré beaucoup (incroyable le nombre de ceux qui s'affirment lecteurs réguliers de France Catholique !) avec la chance de discussions très approfondies avec certains d'entre eux. Quant au contenu des débats de l'assemblée, je ne l'ai qu'esquissé ici même, non que je m'en sois désintéressé : les sujets présentés lors des conférences de presse réclament de ma part une réflexion plus aboutie. D'ailleurs, à l'exception des conclusions sur la catéchèse, la plupart des dossiers ont été reconduits pour des étapes ultérieures. Même pour la catéchèse, il m'est difficile de formuler une analyse. Il faudra que je lise avec attention les textes distribués. J'aime cette citation du cardinal Billé reproduite dans Tabga, la revue spécialisée dans ce domaine : "Etre chrétien, c'est reconnaître qu'avec la venue en notre histoire de Jésus de Nazareth un événement décisif s'est produit en notre humanité : une possibilité radicalement nouvelle est offerte à tous de devenir humain, et cela parce qu'en Jésus, nous pouvons découvrir ce qu'est la manière divine d'être homme."

Si c'est à cette conviction reconnue et intégrée qu'aboutissait l'initiation chrétienne, ce serait déjà un pas décisif d'accompli.

10 novembre

Retour aux frimas du Nord. Non sans regret d'avoir quitté la luminosité éclatante de Lourdes dans son printemps automnal. Ce n'est pas qu'une métaphore puisque le soleil provoque une poussée inattendue de la nature avec le retour des pollens... Pour cette quasi semaine, je suis loin d'avoir tout consigné dans ces pages. J'ai voulu être discret sur des rencontres qui relevaient autant de l'amitié que de la volonté de s'expliquer. A propos de Lourdes, il aurait fallu parler du petit-déjeuner pris au chalet épiscopal, avec Mgr Perrier, qui nous a entretenus des difficultés et des projets des sanctuaires. Les difficultés, ce sont d'abord les questions de transport par le rail et l'acheminement particulier des malades. Les projets concernent 2008, l'année du cent-cinquantenaire des apparitions...

Mais il me faut noter en conclusion l'intérêt évident du discours de clôture du cardinal Ricard. Discours bien construit, qui a dû valoir à son auteur une nuit assez courte. La synthèse est très étudiée, qui a permis de mettre en ordre les préoccupations des évêques dans ce qu'elles ont parfois de contradictoires. Mais le Père de Lubac m'a trop appris la vertu du paradoxe pour que je m'en étonne. Je préfère infiniment cette réelle complexité, conforme à la situation et aux

exigences diverses dont il faut impérativement tenir compte. Il convient donc de lire ce texte entièrement (cf. page 17) pour apprécier la distance que nos évêques ont prise par rapport au passé, leur volonté d'être fidèles (d'une fidélité créatrice) au Concile, tout en reconnaissant ce qu'il y a eu d'hasardeux, voire de raté dans les années post-conciliaires. Il me semble que c'est une invitation faite à tous, quelles que soient les sensibilités, à réfléchir librement - c'est-à-dire en se libérant éventuellement de ses propres préjugés - pour avancer. La chance sera-t-elle saisie ?

13 novembre

Henri Tincq a rendu visite à Hans Küng dans sa somptueuse propriété de la forêt souabe. C'est à l'occasion de la publication en France (au Cerf) du premier tome de ses mémoires. La semaine dernière, Marcel Neusch en avait rendu compte dans La Croix, sans aucune critique. J'ai trouvé ça assez curieux à l'égard d'un homme qui ne s'est jamais privé de polémiques et, si j'en crois Tincq, de montrer de la haine à l'égard de Jean-Paul II. J'attends évidemment de lire Küng pour exprimer un avis motivé, mais je ressens par avance le plus grand scepticisme à l'égard de ses prétendues audaces et de son "amour immodéré de la liberté". Je l'ai étudié autrefois avec intérêt, mais jamais avec le sentiment de profondeur et de plénitude que m'ont donné les Lubac, Balthasar, Bouyer et... Ratzinger. Je ne veux pas anticiper, car moi aussi je me ferais facilement polémiste, ne serait-ce qu'à l'égard des propos péremptaires rapportés par Tincq.

14 novembre

Libération toujours en danger. Laurent Joffrin, démissionne du Nouvel Observateur pour sauver son ancien journal. Il lui faut du courage et de la détermination. J'ose espérer qu'il réussira. Je lis Libé tous les matins depuis tant d'années. Je n'en suis sûrement pas le lecteur type, mais en désaccord et parfois en désaccord radical, je n'en suis que plus intéressé, plus passionné.

Hans Küng. C'est une ancienne "affaire" pour moi. J'avais lu son livre publié au début du Concile et intitulé Le Concile, épreuve de l'Eglise (au Seuil), qui m'avait fortement déplu. Mais je comprends rétrospectivement comment Joseph Ratzinger a pu s'intéresser à ce lecteur boulimique, écrivain prolifique, chercheur irritant avec ce côté avant-gardiste que Bernanos aurait considéré comme extrême arrière-gardiste, tant ce prétendu progressisme n'est jamais que le conformisme du dernier chic, avant qu'il ne se démode complètement. Je suis dur. Trop dur ? Je ne prétends pas que tout soit à jeter dans une pareille œuvre, simplement, elle n'est qu'imparfaitement théologique, ne pouvant se réclamer de tous les critères newmaniens.

A ce propos je retrouve ce que Louis Bouyer confiait à mon ami Georges Daix dans son extraordinaire petit livre qui vient d'être réédité : Le métier de théologien (Ad Solem). Il est d'ailleurs intéressant de confronter Bouyer et Küng, si je me réfère aux affirmations rapportées dans Le Monde. Küng reproche en effet à Ratzinger d'ignorer l'exégèse scientifique moderne. Bouyer lui répond par avance : "La seule exégèse du Nouveau Testament qu'il admette est celle de l'école post-bultmanienne, dominée par le problème de la dé-mythisation, c'est-à-dire, en fait par la substitution d'une interprétation entièrement dépendante d'une philosophie existentialiste au contenu véritable des textes, tels que la tradition vivante nous l'a transmis". "C'est, poursuit le Père Bouyer, faire l'impasse sur toute l'exégèse contemporaine non-bultmanienne et, au-delà de l'exégèse, s'inscrire dans un même secteur "à peu près purement académique du protestantisme allemand."

16 novembre

Je n'ai pas lu Les Bienveillantes, le roman de Jonathan Littell, dont il est question partout et qui a obtenu le Goncourt et le prix du roman de l'Académie française. Il est vrai que je m'intéresse peu au roman contemporain. De plus celui-là me découragerait par son côté fleuve. Pourtant le sujet est d'évidence important. C'est d'ailleurs le problème : pour oser aborder la "psychologie du bourreau", il faut plus que de l'audace, du génie. Certains critiques, que j'apprécie, sont très louangeurs. Mais le jugement d'Edouard Husson, historien particulièrement averti de la tragédie de la seconde guerre mondiale a de quoi faire réfléchir : "Ce qui est vraiment malsain, c'est l'ambiguïté philosophique du roman, son nietzschéisme de pacotille. Le roman banalise un discours, mais il ne donne pas les moyens de l'analyser en termes de bien et de mal. Comment, par exemple, un adolescent à la recherche de repères, et qui voudrait comprendre le mal incarné dans le nazisme, peut-il lire un tel ouvrage ? Il n'y a pas d'ironie, pas de distance qui permette un jugement de valeur. C'est proprement scandaleux". (Paris Notre-Dame n°1163 du 16 novembre) Edouard Husson va jusqu'à désigner dans Les Bienveillantes la normalisation du regard porté sur le nazisme.

La thématique de la banalisation me renvoie à bien d'autres aspects de l'héritage du nazisme dont on ne veut pas convenir. Et pourtant, l'eugénisme n'est-il pas solidement ancré dans les esprits et dans les pratiques ?

Il faudrait une urgence particulière pour que je trouve le temps nécessaire à la lecture d'un tel ouvrage. Je suis justement engagé dans la lecture de plusieurs "pavés" : Histoire de la politesse (Flammarion, de Frédéric Rouvillois) pour lequel j'ai déjà rédigé une chronique, le premier tome des Mémoires de Hans Küng (au Cerf) est arrivé ce matin. Et il y a deux jours, j'ai eu le magnifique cadeau de la biographie d'Elisabeth de la Trinité, par le Père Conrad de Meester (aux Presses de la Renaissance). Küng m'intéresse et parfois me passionne au-delà de tous les désaccords qui sont profonds. Il donne tant de précisions sur une histoire qui m'est familière, mais je m'interroge encore sur sa théologie, en vertu du rapprochement que m'impose Elisabeth de la Trinité. Il est très loin de la mystique.

La façon, dont il marque son dédain à l'égard d'Adrienne von Speyr est sans appel. Pourtant il a longuement fréquenté Hans urs von Balthasar, mais sans avoir eu la possibilité de se trouver en accord profond avec lui. Sa récusation de la théologie du Samedi Saint en est un signe manifeste. De façon générale, je constate que sa pensée, contrairement à celle de Balthasar, mais aussi de Lubac ou Bouyer (son directeur de thèse sur Karl Barth et la justification) n'est pas du tout orientée vers la mystique.

Cette différence explique beaucoup de choses. Notamment le fait que l'accord entre théologiens pour la réforme était factice et que la vision même du Concile, prétendument commune, reposait sur des malentendus qui apparaîtront comme tels par la suite. Il me reste à analyser sérieusement Vatican II vécu par Küng. Mais je constate déjà qu'on est à des années-lumière de la lecture de Lubac. Pour voir la différence entre les deux hommes, il y a des indices précieux. Notamment celui qui concerne Karol Wojtyla. Küng considère les interventions du jeune évêque polonais comme insignifiantes. Alors que Lubac l'a repéré d'emblée comme une personnalité hors normes. Le ressentiment du théologien suisse à l'égard du futur pape, comme du pape, apparaît sans limite.

Autre remarque : je suis estomaqué, bien que je ne le devrais pas, par certains schémas historico-théologiques de Küng. Je pense à cet incroyable raccourci par lequel il résume un demi-siècle de catholicisme français présenté comme "un renouveau religieux et littéraire plein d'espoir qui tentait d'incarner les valeurs du catholicisme authentique face à un dogmatisme romain de droite et à un laïcisme positiviste déterministe de gauche. A ses débuts, le mouvement aurait été représenté par des noms brillants comme Léon Bloy, Charles Péguy et Paul Claudel. Georges Bernanos et Julien Green auraient pris la relève et, finalement, le flambeau aurait été repris d'une manière différente par l'avant-garde théologique des jésuites et des dominicains qui se sont également engagés dans la Résistance, par exemple les jésuites Chaillot, Fessard et de Lubac, avec leur journal clandestin Témoignage Chrétien."

Il est vrai qu'on a entendu souvent ce genre de dialectique, même en France, mais quel confusionnisme derrière ce simplisme rhétorique ! Si l'on précise que ces lignes ont été écrites à propos des prêtres ouvriers on est encore plus effaré, tant l'auteur méconnaît l'impasse du progressisme français (pro-communiste) d'après-guerre, ainsi que l'antimodernisme virulent d'une grande partie des gens qu'il cite.

17 novembre

La grande nouvelle de la nuit : victoire de Ségolène Royal sur ses deux "compétiteurs" du Parti socialiste pour l'élection présidentielle. Nul doute que la politique française en est bouleversée, pour toutes les raisons énoncées ici ou là. C'est d'abord le Parti socialiste qui subit le choc dans son fonctionnement interne, ses clivages habituels et la mise hors jeu de ses leaders classiques. Seul Jean-Luc Mélançon, en exprimant sans retenue sa colère, dit franchement la réalité des choses. Le Parti a été déstabilisé par la démocratie d'opinion. Il est probable que la candidate va prolonger la logique de débordement en s'émancipant toujours plus des cadres idéologiques et des tutelles internes du P.S. Sinon elle stopperait l'élan qui lui a permis de vaincre. A quoi cela aboutira-t-il ? Ce ne sont pas les commentaires de ce matin qui m'éclaireront. Tout d'abord où se situe l'unité de ses partisans ? Accepteront-ils de lui laisser toute liberté de s'exprimer au gré de ses intuitions, de ses foucades et de son habileté à susciter des connivences populaires sur des sujets sensibles ? Ses concurrents vont tout faire pour regagner de l'influence dans le Parti. Le pari risqué d'une démocratie d'opinion, c'est le mirage de dirigeants tellement à l'écoute du peuple qu'ils parviendraient à dominer la fatalité de l'éloignement du pouvoir par rapport aux citoyens. C'est une illusion totale et d'ailleurs funeste.

J'ai lu Pierre Rosanvallon (La contre-démocratie, la politique à l'âge de la défiance, Seuil). Il m'a convaincu des évolutions irréversibles qui caractérisent la participation populaire au pouvoir, mais pas du tout sur la faculté de ce pouvoir à vraiment gouverner sous surveillance renforcée. Non que je refuse par principe cette surveillance. Mais elle demeure inopérante s'il n'y a pas réelle indépendance de l'Etat pour signifier ses objectifs et pour décider. On ne s'émancipera jamais de la dialectique autorité/consentement qui suppose, certes, délibération, contrôle, mais aussi une réelle extériorité de l'Etat par rapport à l'opinion fugace.

21 novembre

Un article de Philippe Sollers au Nouvel Observateur rappelle le souvenir d'André Malraux mort il y a trente ans. Michel Cazenave publie un essai sur l'auteur des Anti-mémoires. J'ai dans ma bibliothèque, le numéro du Cahier de l'Herne qu'il dirigea peu de temps après la mort du grand écrivain. Je n'ai pas changé d'avis sur Malraux qui demeure le grand qu'il a été de son vivant. J'adhère donc tout à fait à l'éloge de Sollers et particulièrement à son assertion : "Ce sont les ultimes livres de Malraux qui, aujourd'hui, devraient nous toucher le plus, Le Miroir des limbes, Lazare, sans parler de l'admirable Goya." Ainsi Mitterrand n'aimait pas Malraux et préférerait bifurquer sur Drieu La Rochelle. Incompatibilité littéraire ? Malraux trop gaulliste ?

Quelle mouche a piqué le talentueux Sébastien Lapaque du Figaro littéraire ? Il a exécuté froidement le dernier Régis Debray (Aveuglante lumière, Gallimard), que je lis avec bonheur de mon côté. Certes, la pensée y est un peu buissonnière. L'auteur parle lui-même de "dévergondage un peu décousu", de "coqs à l'âne et d'à-peu-près multipliés à plaisir". J'apprécie ce discours qui tient de la conversation, ne craint pas la digression et surtout la franchise de dire ce qui n'est guère "correct". Par exemple, ces quelques pages sur Jean-François Revel, unanimement encensé au moment de sa mort, et dont les mérites réels font oublier les bévues assez colossales. "Cet intraitable qui a successivement détesté en De Gaulle le dictateur benêt, en Mitterrand le jouet des communistes, et en Gorbatchev une énième ruse du KGB, est sacré visionnaire par tous ses confrères". Ce n'est qu'un aspect du livre qui débute par un jugement iconoclaste de Julien Gracq : "Ah, les gens des Lumières ! Ils étaient pleins de bonnes intentions, mais ils n'ont rien compris à ce qu'il y avait en dessous. L'obscur ! L'inavouable ! Et puis alors sur la religion, ils étaient à côté de la plaque... Pas un siècle très sympathique, vous savez." Voilà de quoi mettre en colère tout un joli monde...

Hier, après-midi bien remplie. Enregistrement à KTO d'une émission sur la désormais célèbre conférence de Ratisbonne. Remi Brague, précis, drôle, éventuellement caustique, raille son collègue Luc Ferry qui s'est permis de faire la leçon à Benoît XVI sur l'islam. Pour le coup, il éclaire aussi ma lanterne sur Averroès, en tordant le cou à toute une légende. Non, le penseur andalou n'est pas l'équivalent de notre Thomas d'Aquin, et il ne lui a pas appris l'usage de la raison en théologie. La compétence de Remi dans ce domaine lui donne autorité pour faire une mise au point argumentée et, surtout, devrait lui valoir une audience qu'il n'a hélas pas, puisqu'il ne fait pas partie des intellectuels médiatiques.

Je crois l'émission assez réussie avec ses six invités, dont ce cher Jean-Louis Riocreux, évêque de Pontoise, en dépit de la difficulté de parler de sujets plutôt pointus pour le grand public. Nous rentrons ensemble par le métro, Remi et moi, ce qui permet un échange détendu sur la vie universitaire allemande (le professeur Brague enseigne aussi à Munich), sur le déroutant Sloterdijk qu'il connaît personnellement, sur la nécessité pour les catholiques d'intervenir dans le débat intellectuel public, sur nos petits-enfants... L'occasion est bonne pour moi de dire à l'universitaire combien j'apprécie son érudition, son courage et la pertinence de sa pensée qui nous est absolument nécessaire dans nos combats les plus durs. Il est d'ailleurs un conférencier brillant, ainsi qu'ont pu le vérifier ses auditeurs lors du Congrès du cinquantième de la revue Résurrection, samedi dernier au lycée Bossuet, avec, entre autres auditeurs passionnés de son éloge de la Disputatio - de la discussion non violente sur un modèle que Dieu Lui-même propose à l'homme - le cardinal Philippe Barbarin qui jubilait en s'exclamant à certaines pointes d'ironie légèrement autodestructrices : "C'est tout Brague !"...

Je quitte Remi à Sèvres-Babylone. Et mon portable se met à sonner à Maubert-Mutualité pour une conversation qui me semble prolonger directement nos échanges. C'est un appel du Québec. Mon interlocuteur de la Belle-Province m'informe qu'il vient de faire une découverte capitale sur internet. Il s'agit du script d'une discussion extrêmement serrée (à la fin des années soixante) entre d'une part Karl Rahner et de l'autre Ignace de La Potterie, sur des problèmes anthropologiques centraux, notamment la vocation de la femme. Cela doit se situer dans la phase préparatoire d'Humanae Vitae. Le clivage apparaît net et les options qui s'énoncent alors préfigurent les plus importantes controverses d'aujourd'hui. Il n'est pas superflu de mentionner

que Karol Wojtyla est explicitement présent au cours de cette disputatio et que son autorité s'y affirme déterminante.

Une disputatio ? C'est précisément pour en pratiquer le genre que je descends à Maubert-Mutualité, à l'invitation de l'abbé Guillaume de Tanoüarn, fondateur entre autres de la revue Certitudes, et organisateur d'une soirée plutôt exceptionnelle. Toute la presse s'est fait l'écho des perspectives de réconciliation de Rome et de l'épiscopat français avec les traditionalistes, ainsi que des débats à propos d'un plus large accueil au rite liturgique dit de saint Pie V. Les responsables du nouvel institut du Bon Pasteur ont voulu montrer qu'ils n'étaient pas étrangers à la culture du débat dont leur intransigeance est censée les tenir éloignés. J'ai donné mon accord pour une franche explication. Mais je n'ai pas été le seul. Jean-Pierre Denis, directeur de l'hebdomadaire La Vie qui, pourtant, n'a pas ménagé les abbés de cet institut, a eu la magnanimité de venir lui aussi. Nous participerons à la même table ronde (il y en aura trois au cours de la soirée).

Je ne peux faire un compte-rendu détaillé. Pourtant cela en vaudrait la peine. Toutes les interventions ont eu leur intérêt. Mais les interlocuteurs étaient trop nombreux et plus de trois heures de discussion ne se résument pas aisément. Je voudrais livrer quelques impressions. D'abord sur le climat. La polémique n'était pas absente. Mais elle n'a jamais été discourtoise ou gratuite. Dominait, de la part d'un public acquis à la cause de "la Tradition", une évidente satisfaction, voire une joie, de rentrer dans une pleine communion avec l'Eglise, grâce à un pape unanimement estimé. Par ailleurs, l'accueil fait à Jean-Pierre Denis m'a plus qu'impressionné. J'ai été littéralement transpercé par la vague d'applaudissements qui a salué sa venue. Décidément, quelque chose se passait. On avait des désaccords graves, mais ce soir ils ne rebondissaient pas contre un mur d'incompréhensions, ni n'amenait à des invectives. Les dossiers étaient ouverts pour qu'on s'explique le plus largement possible.

Autre impression : la grande variété des positions traditionalistes malgré une sensibilité commune, un attachement unanime à la liturgie d'avant la réforme. Les jugements portés sur Vatican II sont extrêmement contrastés et il arrive même que certains orateurs émettent successivement des avis presque contradictoires. Je ne dis pas cela pour prendre quiconque en défaut. C'est simplement le reflet de la complexité du grand œuvre de Vatican II qui a ouvert tant de chantiers et esquissé des intuitions programmatiques à propos desquelles il est tout à fait légitime de s'interroger. Je suis quant à moi persuadé que les lignes de forces principales du Concile, constituent une ressaisie de la grande Tradition ecclésiale au sens de Newman. Il était impérieux que cette réflexion fût menée dans la perspective historique des années 60, mais nous sommes loin d'avoir été au bout de ce que le corpus conciliaire peut nous inspirer pour l'expansion moderne de l'Évangile.

22 novembre

Je prolonge mon compte-rendu de la Mutualité du 20 novembre pour aller plus loin dans les conclusions possibles. J'ai distingué, en effet, l'intervention de l'abbé Claude Barthe - animateur avec Bernard Dumont de la revue Catholica -, et dont on sait qu'il aime à se dire parfois joliment "en apesanteur canonique". Intervention passionnante, bien structurée et qui, à certains égards, rompait le climat consensuel de la soirée, sans que cela puisse être considéré comme un casus belli. En deux mots, l'abbé Barthe ne renonce pas à son analyse péjorative de la Réforme. Celle-ci aurait engagé l'Eglise - je traduis avec mes mots - dans un rapprochement avec la modernité et un acquiescement au mouvement intellectuel, politique et social surgi des Lumières. Or c'est le projet contraire qu'il persiste à soutenir, en somme un projet que je définis comme intégralement contre-révolutionnaire. Jean XXIII, conservateur modéré, s'est trouvé initiateur, sans trop le vouloir, d'un Concile révolutionnaire qui a chamboulé l'Eglise. Benoît XVI n'est pas exactement un contre-révolutionnaire, mais il pourrait être - du moins est-ce l'ardent souhait de l'abbé Barthe - l'agent providentiel d'un vaste mouvement contraire.

Voilà qui évoque bien des choses. Joseph de Maistre : "La contre-révolution n'est pas une révolution contraire, mais le contraire de la révolution" [dans les Considérations sur la France, qui viennent d'être heureusement rééditées et commentées par Pierre Manent, aux éditions Complexe]. Nous sommes aussi ramenés à ce qu'Emile Poulat appelle l'intransigeantisme catholique du XIXe siècle, avec cette nuance considérable, rappelée par l'historien, qu'il y a une double intransigeance : une de droite et une de gauche dans ce catholicisme d'après la Révolution. Laissons l'Histoire provisoirement pour questionner librement le projet de Claude Barthe. Faut-il s'indigner du présupposé politique qui soutient l'idée d'une contre-Réforme à la suite de la Réforme ? Peut-être et même sans doute. Mais dans ce cas, l'abbé Barthe est fondé à reprocher à ses contradicteurs qu'eux-mêmes sont liés à une conception politique du monde



dont ils sont d'ailleurs souvent bien en peine de définir ou de démêler les contradictions. Ainsi, se mettre à la remorque de l'individualisme des Lumières, n'est-ce pas épouser jusqu'à un certain point la logique nihiliste ? De même, sacraliser la démocratie, n'est-ce pas donner son blanc-seing au relativisme sans cesse dénoncé par un Joseph Ratzinger ?

Par ailleurs, la contre-révolution n'est-elle pas une chimère, une utopie, comme elle l'était déjà au XIXe siècle ? Il est vain de vouloir fixer l'Histoire et de s'opposer à ses créations ou développements imprévisibles. C'est en ce sens que je comprends mal l'abbé Barthe et ne suis pas persuadé qu'il se comprenne complètement lui-même. J'émettrai une seule hypothèse. Il y a eu, certes, dans les années soixante, tentation d'imaginer le cours de l'histoire sous l'emprise du seul paradigme progressiste. L'Eglise n'avait qu'à se rallier au mouvement d'émancipation des Lumières, en lui révélant simplement qu'il était un prolongement du christianisme s'ignorant comme tel, un peu sous le mode des chrétiens anonymes de Karl Rahner. [Le Père Laurent Sentis avait développé, lors du Congrès de Résurrection de samedi, une thèse complexe à propos des rapports incestueux entre Loi naturelle (ou "loi adamique") et Droits de l'Homme, dont l'abbé Barthe qui était présent n'avait visiblement pas perdu une miette, et qui avait d'ailleurs suscité des remarques passionnées de Rémi Brague et de Roland Hureau.] Le problème ne serait-il pas qu'au cœur de l'histoire cahotante qui se fait, le christianisme doit conserver intacte sa force d'inspiration, sa liberté souveraine, afin de poursuivre, selon des modalités toujours à revoir, l'œuvre de la grâce, qui corrige, guérit, mais surtout garde la possibilité de toujours faire ressurgir la nouveauté inépuisable du Christ dans des formes contingentes et évolutives ? Je ne prétends rien régler mais voudrais simplement apporter ma petite pierre à un débat qu'une provocation comme celle de l'abbé Barthe devrait relancer plutôt que gâcher, avec un retour redoutable aux batailles de tranchées et aux clivages inexpiables.

6 décembre

Lundi, débat sur Radio Courtoisie avec l'abbé Claude Barthe, sous l'arbitrage de Philippe Maxence de l'Homme Nouveau. C'est moi qui suis à l'origine de cette rencontre puisque j'ai analysé dans France Catholique l'intervention de l'animateur théologique de Catholica, en lui posant quelques questions. Je continue donc à défendre Vatican II en terre traditionaliste, ce qui me semble assez bien accepté parce que je ne rejette pas les arguments contraires in infernis. La discussion n'en est pas moins assez pointue, bien que souvent incomplète. Nous demeurons sur le bord de beaucoup de sujets, parce qu'il y a trop à dire et qu'il faut du temps pour démêler les difficultés. Et pour reprendre une expression que j'affectionne (je ne l'ai pas inventée) il est nécessaire de s'évaluer mutuellement pour saisir exactement les zones d'accord, et si l'on n'est pas d'accord, énoncer de bons désaccords, c'est-à-dire des désaccords intéressants, prometteurs de futurs développements. Des désaccords assez nettement perçus, car ne résultant pas d'une incompréhension réciproque.

Nous sommes revenus sur l'allocution de décembre 2005 où Benoît XVI avait énoncé les principes d'une herméneutique de Vatican II. Celle-ci ne saurait se concevoir hors de la tradition ecclésiale et donc de la continuité de l'enseignement de l'Eglise. Là-dessus, l'abbé Barthe pose une objection assez redoutable. Jusqu'alors en effet la perspective était plutôt inverse. C'était le dernier des conciles qui permettait d'interpréter les précédents, dans la mesure où il ajoutait en précisions doctrinales. Si Vatican II doit être analysé à la lumière de ce qui a précédé, n'est-ce pas qu'il a péché par imprécision et qu'il est parfois même hasardeux au point d'appeler des éclaircissements, aventureux au point d'appeler des mises au point. Je n'ai pas répondu directement, mais en invoquant le témoignage du père de Lubac sur "un concile trahi" et sur les clivages post-conciliaires, j'ai amorcé une direction de réflexion. Même s'il est atypique par rapport aux autres conciles, Vatican II a voulu formuler une synthèse ecclésiologique permettant d'accéder à "la Lumière des nations". C'est ce côté synthétique qui est inédit, ainsi que ce qu'il y a de programmatique dans certaines directions nouvelles. Mais cette synthèse est éclairante, elle permet de comprendre l'économie de la Révélation, ses développements et son actualité.

Et s'il y a besoin d'une herméneutique, c'est parce que tout un "péri-concile" a caché le concile et qu'un "esprit du concile" sans cesse invoqué a concouru à dévaloriser le concile en ses enseignements au profit d'une aspiration censée inaugurer une Histoire après l'Histoire, une Eglise après l'Eglise. Quand Michel de Certeau déclarait qu'il n'attendait plus rien d'une Eglise-institution et tout des prophètes d'une "rupture instauratrice", il indiquait exactement la cause de la méprise à propos de Vatican II. Un certain nombre d'interprètes ont signifié la fin d'une certaine Eglise pour l'avènement d'un vrai christianisme. D'où la longue étude du père de Lubac sur la "postérité de Joachim de Flore" qui dénonçait, avec toutes les ressources d'une vaste érudition, le mythe d'un nouveau christianisme.

Malheureusement je n'ai pas eu l'occasion de développer complètement ma réflexion, qui

grâce au père de Lubac, aurait pu éclaircir complètement le problème de la vraie et de la fausse herméneutique de Vatican II.

J'ai avalé hier le mémoire d'une universitaire hollandaise Dirkje Donders, thèse de théologie, 1997 à l'université de Nimègues, sur "La femme dans la société et l'Eglise". Il s'agit pour l'essentiel de l'analyse des travaux d'une commission pontificale qui avait été nommée par Paul VI (1973-1976). J'ai peu à dire sur le mémoire lui-même qui n'exprime jamais que l'idéologie régnant au sein de la mouvance progressiste de ces années post-conciliaires. L'auteur est délibérément partielle, tout au service de sa démonstration, désagréable avec l'adversaire "réactionnaire". L'intérêt tient cependant dans le rappel des oppositions frontales entre des figures de premier plan de la théologie : d'un côté, Ignace de La Potterie, de l'autre : Karl Rahner.

7 décembre

J'ai relu aujourd'hui la lettre de Karl Rahner adressée à Ignace de La Potterie en date du 30 août 1973 qui est reproduite en annexe de la thèse de Mme Donders. La recopier ici serait par trop fastidieux. Il est d'ailleurs possible d'en concentrer le contenu, sans trahir, dans une proposition simple : l'écriture sainte ne peut rien nous apprendre, en ce qui concerne la différence entre les sexes., de plus que ce que le savoir ordinaire nous apprend et qui est lié à la contingence historique. Le grand argument est d'ordre herméneutique : il s'agit de distinguer constamment le domaine de la révélation des faits, des conditions historiques. De plus, l'utilisation incontestable des catégories sexuées pour signifier les relations de Dieu avec l'humanité (l'Eglise-épouse, ou l'Esprit-Saint comme lié à une "fonction féminine" dans la Trinité) ne peut être majorée car ces catégories métaphoriques ne sont pas pensables en termes de principes rigoureux. Dans un tel domaine, la preuve n'est pas possible.

Je le croirais volontiers, car il est vrai qu'il est problématique de traduire directement, en logique formelle, ce qui relève de la suggestion symbolique ou poétique. Jusqu'à un certain point seulement, car la réflexion peut rebondir sur la suggestion pour donner lieu à des spéculations tout à fait décisives. C'est une des découvertes de la psychanalyse, mise notamment en évidence, par Pierre Legendre, les travaux de Marie Balmory vont tout à fait dans ce sens, lorsqu'elle étudie la Genèse et en fait ressortir une signification anthropologique dont la pertinence nous atteint directement malgré la distance considérable qui nous sépare de son insertion culturelle et sociale.

10 décembre

Rahner toujours. Sa relativisation des expressions bibliques semble relever de la logique de démythologisation qui a travaillé toute l'exégèse scientifique à la suite de Bultmann. Un des gros défauts d'une telle réduction est de substituer à une herméneutique proprement biblique, une herméneutique philosophique. En l'espèce, avec Bultmann, heideggerienne ou existentialiste. Si on utilisait des termes polémiques, on pourrait parler de passage à la moulINETTE existentialiste. Serait-ce si injuste ?

Je ne crois pas. Et même si Rahner est moins sensible à la démythologisation que d'autres, j'imagine que son interprétation est commandée en l'espèce par des idées "modernes" comme celle de l'émancipation féminine, qui d'ailleurs en elle-même, n'est pas critiquable. Mais, en revanche, l'idée que l'on a de la femme n'est pas neutre. On s'en aperçoit mieux encore aujourd'hui avec l'idéologie des gendres. En se privant de toute théologie de la différence sexuelle - et d'ailleurs de l'amour humain - la question de la vocation de la femme est livrée à l'arbitraire et la manipulation idéologique.

11 décembre

La vocation de la femme et Edith Stein... Un essai de Vincent Aucante (chez Parole et Silence) sur sa philosophie politique me rappelle "le féminisme" de celle qui a lutté de toutes ses forces pour la promotion de la femme, ses droits civiques, son accession à toutes les professions. Est-ce à dire qu'elle partageait, comme on l'a donné à croire, les revendications pour le sacerdoce féminin ? Il y a méprise sur le sujet : "Cette question de l'ordination des femmes, chez Edith Stein a fait l'objet de plusieurs interprétations erronées". Vincent Aucante renvoie à la mise au point définitive de S. Bingelli dans la Nouvelle revue théologique de Louvain. Janine Hourcade, dans son ouvrage, Des femmes prêtres ?, (également chez Parole et Silence), fait également une mise au point intéressante qui me paraît rejoindre le point de vue d'un Balthasar sur le charisme marial et le charisme pétrinien.

Ce n'est pas la première fois que je suis amenée à confronter les figures de Simone Weil et d'Edith Stein dans leur contraste sur fond d'appartenance commune. Les appartenances sont manifestes : familles juives, attirance pour le christianisme, compétence et génie philosophique, intérêt pour les questions politiques et sociales, passion pour la théologie... Leurs différences sont déjà évidentes sur le terrain de la pensée pure, leur formation n'est pas identique, l'une disciple d'Alain, l'autre assistante de Husserl, la première éloignée de saint Thomas, la seconde proche en raison de la phénoménologie. Sur le terrain civique, Edith n'a jamais partagé l'extrémisme révolutionnaire de Simone. Sur Israël, elles sont aux antipodes l'une de l'autre. Il est vrai que Simone n'était pas d'une famille pratiquante comme Edith et qu'elle n'a pas sa sensibilité native à l'égard du peuple juif. Si elles s'étaient connues, Edith n'aurait pas compris les sévérités de Simone sur l'Ancien Testament (pas tous les livres !) et sur les violents reproches à Israël d'avoir accaparé le Dieu unique. On rêve, en revanche, du dialogue qu'elles auraient noué sur Jésus et le christianisme l'une sur le seuil de l'Eglise, l'autre entrée au Carmel. Les convergences eussent été profondes et même décisives. Qui sait ? Simone aurait-elle eu toutes les réponses qu'elle attendait de la part d'un être de pareille envergure, une sainte de la dimension d'un docteur de la foi !

18 décembre

Je n'ai eu aucune envie de commenter la mort du général Augusto Pinochet. Son coup d'Etat ne m'avait laissé rien présager de bon et ses mesures de répression brutales - le stade de Santiago - me répugnaient profondément. Par ailleurs je m'étais interrogé sur la viabilité de l'expérience Allende et l'ébullition du continent sud-américain dans son ensemble, me faisait craindre une instabilité politique défavorable aux Etats de droit. Il me semble que c'est une dimension un peu oubliée aujourd'hui. Les Américains soutenaient Pinochet - ils avaient sans doute préparé le pronunciamiento - parce qu'une gigantesque lutte d'influence les opposait aux Soviétiques et à leurs alliés. L'exemple cubain était censé être contagieux et il l'était dans une certaine mesure. En contrecoup, les dictatures d'extrême-droite. Nous en sommes heureusement sortis et je préfère mille fois l'expérience Lula au Brésil à tout ce qui a précédé. Même Chavez dispose d'une légalité incontestable. Certes, il reste des menaces. La réussite et la fiabilité de ces dirigeants ne sont pas assurées.

J'ai des sentiments contradictoires quant à la justice qui aurait dû condamner Pinochet et aux regrets amers des victimes. IL m'est arrivé de traiter de la question de la sortie du totalitarisme et de la dictature avec les solutions diverses qui ont été choisies ici ou là - celle de l'Afrique du Sud se distinguant par sa volonté de pacification et de réconciliation. Il faut faire attention de ne pas prolonger règlements de compte et haines réciproques. Par ailleurs on ne peut pas ne pas s'interroger sur la différence de traitement des anciens dirigeants selon les pays et les idéologies. En découvrant la couverture bien sentie de mes collègues de Libération ont dédiée à Pinochet, je n'ai pu m'empêcher de songer à celle que le même journal avait consacrée à Mao-Tsé-Toung. Certes je n'ai plus exactement en tête le style des articles nécrologiques sur le Grand Timonier. Mais je doute que leur sévérité ait été égale à celle déployée pour le dictateur chilien.

19 décembre

La question des sectes revient en France avec un rapport de la Commission parlementaire chargée de suivre les dossiers. C'est une occasion de plus pour constater le fossé - plus que cela - qui nous sépare, sur ce terrain, de la mentalité anglo-saxonne. On l'a bien vu avec l'affaire Jacques Gettliffe dont le traitement judiciaire au Canada a scandalisé toute la France alors qu'il apparaît tout à fait normal là-bas. Qu'un père, membre d'une secte, ait la garde de ses enfants à la suite de son divorce nous scandalise, d'autant que la mère, retournée inopinément au Canada est retenue en prison, puis sévèrement condamnée. Dans le monde anglo-saxon, c'est notre attitude à nous qui scandalise. Qui a raison ? Ceux qui prônent la liberté de conscience à tout prix ? Ou ceux qui veulent à tout prix protéger cette liberté de ce qui risque de la supprimer à force de manipulation mentale et d'encadrement sectaire ? Il me semble que la suspicion française va parfois un peu loin, jusqu'à supprimer certaines formes de vie communautaire de type charismatique.

C'est à partir d'un débat comme celui-là que nous pouvons apprécier notre différence dont la nature est d'ordre philosophico-religieux et dont la portée englobe tout l'ordre socio-politique. Nous sommes renvoyés aux origines des Etats-Unis - le Canada vit de la même

civilisation - avec la segmentation religieuse originaire et les principes inentamables de la pluralité confessionnelle. Au même moment, la Révolution française se distingue d'abord par une tentative d'assujettissement de l'Eglise catholique à l'Etat, puis par une persécution qui vise l'éradication du christianisme en France. Bien sûr nous sommes loin de ces origines. Le temps a fait son œuvre. Mais il nous en reste beaucoup de choses. La conception française de la laïcité par exemple, et la farouche détermination américaine à défendre la liberté religieuse ainsi d'ailleurs que la liberté d'expression.

1er janvier

Presse réduite aujourd'hui. La lecture de Libé ne m'en consterne pas moins. Daniel Franco, "philosophe", entend démontrer que "l'image du judaïsme reste diabolisée en regard des deux autres religions monothéiste". N'y a-t-il pas suffisamment de motifs qui opposent les gens entre eux, des causes objectives, des idéologies de combat, pour en rajouter ainsi ? La théorie ingénieuse qui nous est offerte me semble désastreuse parce qu'elle enferme dans une logique implacable, dont le ressort est la persécution des juifs. "Musulmans, chrétiens, vous êtes fabriqués de telle façon que vous n'admettez jamais le judaïsme dont vous êtes issus et dont vous ne supportez pas qu'ils survivent à ses héritiers. Fatalité, fatum, destin de la mise à mort." Je veux bien qu'on dénonce des menaces, qu'on démonte des pensées dangereuses. Mais que faire d'un système qui vous enlève, par principe, toute liberté ? Désolé, je ne m'y reconnais pas et n'y reconnais pas plus mon christianisme et mon Eglise, celle de Jean-Paul II et de Benoît XVI, celle des retrouvailles avec le peuple d'Israël... Pourquoi voulez-vous nous enfermer dans une prison alors que tous nos vœux sont tendus vers la reconnaissance des frères aimés.

Bref retour sur la controverse autour de la peine de mort après l'exécution de Saddam Hussein. Décidément les arguments en sa faveur, développés dans un article du Figaro, n'ont à peu près aucune prise sur moi. Celui de la récidive possible me paraît assez faible, celui de la dissuasion nul. L'exemple des Etats-Unis, dernière démocratie occidentale à maintenir la pratique de l'exécution capitale, n'est sûrement pas celui qui me convaincra des vertus du risque pour l'assassin d'encourir ce qu'il a infligé à sa victime.

3 janvier

Camus. J'ai rouvert "Les aventures de la dialectique" de Merleau-Ponty, pour retrouver l'écho des controverses d'alors (les années 50) à propos du communisme, de l'Union soviétique, de Sartre, etc. Le livre m'est presque tombé des mains. Tout cela est tellement loin de nous. Pourtant, j'admire Merleau-Ponty, l'auteur de La phénoménologie de la perception, la querelle Camus-Sartre (et le fameux article de Francis Jeanson dans Les Temps Moderne pour démolir L'homme révolté) est pour moi emblématique d'une période et d'un partage décisif face au totalitarisme. Il m'est difficile de concentrer mon attention sur des distinguos qui, sur le moment, stimulaient les passions et enflammaient les esprits. C'est peut-être injuste, parce que cet essai de Merleau-Ponty est significatif d'une évolution importante. Est-ce mouvement d'humeur de ma part ? Toujours est-il que je me retrouve spontanément du côté de Camus où je me suis d'ailleurs toujours trouvé.

6 janvier

Voilà plusieurs mois que je voulais connaître l'argumentation d'Elie Barnavi, à propos de ce qu'il appelle Les religions meurtrières (Café Voltaire - Flammarion). Le temps d'un aller-retour éclair en TGV, ma curiosité a été satisfaite, tandis que les réticences a priori que je formulais étaient confirmées. Barnavi, ancien ambassadeur d'Israël en France, est un esprit brillant, un homme informé et disposé à l'être par sa formation d'historien. Ces interventions piquent toujours mon intérêt par leur à-propos et leur vivacité. J'ai retrouvé les mêmes qualités dans ce court essai, mais il me faut faire part de mes objections. J'ai la faiblesse de les estimer sérieuses car elles se rapportent à l'axe même de l'argumentation de l'historien concernant le phénomène religieux. Si je l'ai bien compris, celui-ci serait par essence dangereux, incontrôlable, peu compatible avec des procédures de discernement rationnel. Et les choses s'aggravaient avec "les monothéismes". Pourquoi ? "Pour qu'il y ait fondamentalisme révolutionnaire, il faut une conception forte d'une vérité unique et absolue." Ce qui est le cas des "religions révélées" qui offrent "l'écrin d'une vérité transcendante et absolue, exclusive de toute autre".

A partir de là, le pire serait donc possible. Fort heureusement, "partout en Occident, la

séparation de l'Eglise et de l'Etat s'est imposée comme l'un des traits majeurs de sa culture politique, mieux, une caractéristique essentielle de sa civilisation". Cette séparation a un nom : laïcité. Et les Lumières l'ont imposée, ces Lumières sont notre seul recours : "J'avais défendu naguère la mention des racines chrétiennes de l'Europe dans le projet de traité constitutionnel. Il ne s'agissait évidemment pas d'exalter l'histoire de l'Inquisition espagnole, ni de rallier la bannière de radio-Maryja. J'avais omis, tellement cela me paraissait évident de rappeler que le christianisme, en Occident en général, et en France en particulier, avaient été corrigé par les Lumières." Cet héritage prendrait l'eau de toute part. "Voyez la montée en puissance de la logique communautariste, avec son obsession identitaire, ses mémoires victimaires concurrentes, sa propension à punir ceux qui tendent à s'en émanciper par la parole ou le tri, et qui enferment l'individu dans des camisoles de force qu'il est censé porter jusqu'à la fin des temps : le sexe, la race, l'origine... Comment, dans ces conditions, lutter contre les identités meurtrières dont a si bien parlé Hamine Maalouf et contre la plus meurtrière de toute, l'identité religieuse fondamentaliste ?"

La transition est un peu rapide. J'ai quand même envie de demander à Elie Barnavi ce qu'il fait de Vatican II, de Jean-Paul II et de Benoît XVI. Dans sa hâte à constituer un schème explicatif général, qui reporte toute la responsabilité du mal sur le phénomène religieux, notre brillant historien systématise à l'excès, malgré les nuances qu'il apporte et les rappels historiques forcément plus complexes qu'il développe. C'est pourquoi j'ai envie de lui poser quelques questions intempestives.

N'y a-t-il pas abus à stigmatiser "le religieux" qui apparaît sous sa plume fondamentalement inique et dangereux ? S'il avait dû prendre connaissance de la conférence de Benoît XVI à Ratisbonne (prononcée après la rédaction de son essai) comment aurait-il réagi à cette problématisation qui rend solidaire l'annonce biblique de la raison ?

Son éloge, également unilatéral, des Lumières, ne passe-t-il pas à pied joint sur les trous noirs d'un anti-christianisme éradicateur qui apparaît dès la Révolution française et aboutit à l'athéisme inhérent au matérialisme historique ainsi qu'au Goulag où sont enfermés les croyants ?

Ne va-t-il pas aussi vite en besogne lorsqu'il réduit à rien l'enseignement des écritures susceptibles de toutes les interprétations et justifiant toutes les pratiques au gré des humeurs et des appétits d'un chacun ? Il n'y aurait donc pas de miracle juif, avec la révélation d'un Dieu au-delà de toutes les idolâtries ? La loi mosaïque n'aurait aucune valeur universelle, et ne garantirait-elle pas notre dignité ?

Enfin, comment un catholique - pour prendre ce cas - cultivé, averti, pourrait-il se reconnaître le moins du monde adepte d'une religion meurtrière ? Comment est-il possible d'enfermer dans ces définitions schématiques la foi qui s'énonce dans la fameuse conférence de Ratisbonne ?

Autre considération : dès que l'historien s'engage dans un domaine d'investigation, il encourt le reproche de simplifier une situation pour mieux démontrer le bien-fondé de son idée. Il paraît aussi évident que Barvanavi a un préjugé favorable à la Réforme par rapport au catholicisme et cela nous vaut des considérations pour le moins discutables. Il est vrai que, dans son cas, il y a suffisamment d'habileté pour qu'il retombe sur ses jambes lorsque la réalité s'avère plus complexe. Mais il donne alors l'impression de jongler dans un relativisme qui ne dit pas son nom.

7 janvier

Tout compte fait, je trouve sympathiques et - plus que cela - convaincants "les enfants de Don Quichotte". Un ralliement tardif ? Non pas, puisque la cause était indiscutable. Je la soutiens depuis mon enfance, n'ayant jamais oublié l'appel de l'Abbé Pierre et ne supportant pas d'apercevoir dans la nuit parisienne de pauvres gens accrochés à leurs cartons pour lutter contre la morsure du froid. Par chance, il me semble que dans mon coin de banlieue les choses sont assez bien organisées. L'échelle est assez réduite pour qu'on n'oublie quiconque. L'asile pour l'accueil le soir est tenu par des gens dévoués, amicaux. Je salue régulièrement un des SDF de mon quartier, toujours avec son petit chien, et qui tient remarquablement le coup avec un humour étonnant. Il m'est arrivé de le remplacer une fois sur son humble stand dans la rue, en gros le tapis sur lequel il fait la manche, le temps qu'il puisse faire une course. Longtemps après, j'ai raconté ça à mes enfants un peu médusés. Mais il est nécessaire qu'ils sachent que ces gens sont notre prochain le plus proche, qu'ils n'ont pas à nous faire peur.

La simple réserve pour Don Quichotte, tenait à l'opération médiatique et à l'attitude éventuelle des organisations qui s'occupent des sans-abris depuis des décennies. N'y avait-il pas

risque d'esbroufe publicitaire, très momentanée, de la part de quelques artistes qui retourneraient vite à leur scène et à leur tournage ? Ce n'est pas le cas. Tout le monde a marché ensemble et cette famille unie a bien joué son rôle depuis le quai du canal St-Martin.

12 janvier

Un sondage réalisé pour Le Monde des Religions (janvier-février 20074) révèle que "seul un Français sur deux se déclare encore catholique" et que "seul un catholique sur deux croit en Dieu". Il faudrait un livre pour évaluer la signification de tels chiffres et surtout du phénomène de fond qu'il importe de mettre à jour. Il y a des évidences premières que je crois beaucoup plus significatives que les explications sociologisantes du type sécularisation massive de la société. C'est d'abord à la disparition du maillage ecclésial que correspond l'effacement de l'influence chrétienne. Moins il y a de prêtres, moins il y a de fidèles. Moins il y a d'institutions religieuses, moins il y a de personnes touchées directement par le message chrétien. Bien sûr, la raréfaction des prêtres et des religieux dépend également de l'amenuisement des communautés chrétiennes et de leur capacité à communiquer leur ferveur et leur conviction. C'est donc la vitalité chrétienne qui est en cause d'abord, indépendamment de toute évolution de la société.

Il n'est pas commode, à partir d'un tel sondage, d'apprécier la qualité des sentiments et des pensées des gens interrogés. L'éloignement de l'institution est-il compensé par d'autres sources d'informations ? D'où tire-t-on les réponses que l'on donne ? Par exemple, à une question aussi essentielle que celle qui concerne la définition de Dieu (un Dieu avec qui je peux être en relation personnelle ? Ou une force, une énergie, un esprit ?) Ils sont 20% à se reconnaître dans la première expression, contre 80% dans la seconde, qui est de saveur assez new age, comme le reconnaît Jean-François Barbier-Bouvet, sociologue consulté par la revue. Mon interprétation spontanée me pousse à reconnaître dans ces réponses l'éloignement de l'Eglise et donc une méconnaissance grandissante de sa doctrine, avec en conséquence une plus grande perméabilité à l'esprit du temps. C'est ainsi que j'avais interprété le succès du Da Vinci Code. La vulnérabilité aux théories les plus farfelues en raison même de toute structure religieuse sérieuse.

15 janvier

Samedi et dimanche à Genève, forum "Amour et Vie" organisé par la communauté Saint-Jean. Joie des retrouvailles avec les "petits-gris", leurs nombreux amis, beaucoup de souvenirs et tant de promesses. Je ne ferai pas le script des propos entendus durant ces deux jours. Simplement une impression générale : un beau travail apostolique ! Ces frères ont réussi des choses étonnantes dans la ville de Calvin où il y a quelques années leur arrivée n'était pas bienvenue. Il leur était fortement déconseillé de sortir dans la rue en habit religieux. Ils l'arborent aujourd'hui dans Genève, salués par tous, y compris des protestants qui les ont adoptés.

Leur rayonnement apparaît non seulement dans ce qu'ils ont réalisé sur place, mais aussi au travers de tous ceux qui sont devenus leurs amis et qui sont si divers. Au hasard, un général qui fut spécialiste des armes les plus sophistiquées, commandant en ex-Yougoslavie dans les moments les plus difficiles, et qui se trouve présentement aumônier de prison... Un alpiniste de premier ordre, explorateur de tous les sommets du monde, et chrétien paisible qui sait nous communiquer ce qu'il y a d'unique dans la contemplation des grands espaces... Il y en eut ainsi une dizaine, avec la surprise de retrouver un avocat très médiatique, familier des causes impossibles, et des criminels les plus endurcis ("j'ai rencontré fort peu de criminels qui regrettaient vraiment leur crime"). Ici, on est capable de dire les choses les plus graves dans une écoute absolue... Les frères et les sœurs de Saint-Jean prennent à bras le corps notre condition, en manifestant leur intérêt pour tous les aspects de l'aventure humaine. Mais en y jetant le regard de la miséricorde, la puissance de l'amour qui nous est donné et la force d'une vie surabondante lorsqu'on fait confiance à la Création.

Lorsque je retournerai dans la nuit de dimanche vers Paris dans la voiture de mes amis Marc et Guillemette, en compagnie de frère Samuel, toujours si étonnant, je ne pourrai que rendre grâce pour l'action de cette jeune communauté dont l'enracinement intellectuel et mystique explique son ouverture au meilleur sens du terme.

17 janvier

Ai-je commis une bourde ? Dans mon édito de France Catholique de cette semaine,

j'associe le déclin du catholicisme en France, tel qu'il se révèle crûment dans le sondage publié dans Le Monde des religions, au déclin démographique de l'Europe. Or, au même moment, on nous apprend que la France tient le premier rang en Europe pour le nombre des naissances et que les Françaises en âge d'être mamans ont en moyenne deux enfants, ce qui constitue une incontestable avancée... Je ne parviens pas néanmoins à désavouer l'esprit de mon papier. Sans doute, les progrès et les reculs de la natalité ne sont-ils pas liés mécaniquement aux convictions religieuses d'une population et à son coefficient d'espérance surnaturelle. Il y a néanmoins des relations. On a assez moqué les grandes familles et le natalisme catholique pour n'en pas convenir. Et puis l'hiver démographique du continent est bien une évidence qu'on ne saurait abstraire de la révolution contemporaine des mœurs et de la moindre influence de l'Eglise sur les mentalités.

Cela n'empêche pas un éventuel sursaut en faveur de la vie, dont il faut se féliciter. Et il faudrait s'interroger sur une exception française qui contraste avec ce que l'on constate aujourd'hui en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Russie... Pourquoi notre pays résiste-t-il à la mentalité contraceptive, celle qui permet à une part non négligeable de la population féminine allemande d'affirmer un refus sans complexe de la maternité ? Il faut demeurer prudent dans l'interprétation de tels phénomènes. Mais on est bien obligé de repérer des tendances de fond qui déterminent l'avenir du continent européen. Or, ce dernier apparaît incertain dans un monde qui bouge et l'afflux de populations immigrées correspond au vide progressif qui se crée et au déficit des jeunes générations.

21 janvier

Plusieurs personnes m'ont parlé de cet éditorial qui les a frappés par sa tonalité assez rude. Et je suis moi-même assez troublé par ma propre réaction. A-t-elle été bien ajustée ? Ai-je dit l'essentiel ? L'éloignement par rapport à l'institution Eglise est plus fondamentalement la méconnaissance de la révélation de Dieu parmi nous et de l'aventure-Alliance qu'il nous propose pour participer à sa propre vie. Ce n'est pas un simple phénomène culturel. Il faut croire que l'affaire pose des questions à des gens éloignés de nos préoccupations et qui sont pressés d'analyser le phénomène en terme de sociologie dite religieuse. Et cela nous donne le pire...

J'ai été ulcéré par une page du Monde d'hier dont le titre énonce à lui-seul le caractère insupportable de cette sociologie : "L'Eglise sera vaincue par le libéralisme". Le spécialiste interrogé, Jean-Marie Donegani, directeur d'études à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris est absolument sûr de son fait, péremptoire dans ses arguments. Or des gens dans mon genre ne sont pas du tout impressionnés par ce style de propos, dont ils peuvent s'amuser à retourner les arguments. Donegani : Ce que le sondage révèle d'essentiel, "c'est le détachement vis-à-vis de la religion institutionnelle. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait plus de sentiment religieux, plus de foi, plus de pratique religieuse. Mais il y a désinstitutionnalisation au sens où les gens, au lieu de raisonner en termes d'appartenance à une Eglise, raisonnent en termes d'adhésion à des valeurs et d'identification, totale ou partielle, à un foyer de sens." Mille regrets, mais je n'ai jamais connu une seule personne qui aille à l'Eglise et reçoive les sacrements par simple appartenance institutionnelle et sans y reconnaître, comme il dit, des valeurs et un foyer de sens.

Et je suis prêt à soutenir que la désaffection à l'égard de l'Eglise catholique ne vient nullement, comme on nous l'assène, d'une libération de l'individu, par rapport à un carcan institutionnel, ou même une pratique sociologique, mais d'un mouvement grégaire, qui s'accorde d'ailleurs très bien au faux individualisme tellement célébré. C'est le cher Philippe Muray, qui parlait des mutins de Panurge (amusant jeu de mots à partir de moutons de Panurge de Rabelais). Et bien les mutins de Panurge ont déserté la messe à cause du mouvement grégaire qui les porte à rester au lit, à regarder la télé, éventuellement à faire leur jogging. Et loin de consister en un gain de sens, d'approfondissement personnel et de maturité spirituelle, cette désertion panurgique s'allie à une déculturation vertigineuse, à une ignorance abyssale, à une méconnaissance absolue qui est en relation directe avec ce qu'ils ont perdu en perdant le contact avec l'institution. Et il est d'un ridicule achevé d'opposer la recherche personnelle à l'adhésion à un dogme extérieur assimilé au conformisme, si ce n'est à l'abrutissement de l'esprit.

C'est à se demander si M. Donegani et ses semblables sont capables de seulement comprendre ce qu'est le dogme chrétien et ses richesses, et d'établir la comparaison avec le vide désastreux de gens qui n'ont aucun moyen de défense à l'encontre des bobards du Da Vinci Code et sont plus ou moins prêts à adhérer à n'importe quelle imposture. Je sais bien que cette sociologie mirifique a sa règle d'or : "Est vrai ce qui est en relation avec moi. Et l'on passe du règne de la vérité au règne de l'authenticité : être soi-même, et ne pas être conforme à des vérités extérieures, choisir ce qui est pertinent pour sa propre expérience".

Désolé encore, mais l'expérience la plus authentique est celle d'une conversion qui vous fait découvrir une vérité intérieure infiniment plus riche et révélatrice de soi-même que toutes les expériences soi-disant intérieures des mutins de Panurge. Mais la perversion d'une telle grille d'analyse vient de ses présupposés, totalement irréfutables, et qui reposent sur les plus absurdes des dogmes de l'individualisme contemporain. Encore un exemple, Jean-Marie Donegani explique que les gestes extérieurs inscrits par l'institution, la pratique culturelle par exemple, s'effrite plus vite que ce qui relève du for interne comme la prière". Encore une contre-vérité qui ne s'appuie que sur la plus superficielle des analyses. Je pense rigoureusement le contraire. D'abord les gestes extérieurs sont à l'opposé même de l'extériorité vide. Ils sont reliés à une tradition liturgique pleine, qui a sa justification doctrinale et spirituelle. Quand ils sont abandonnés, ce n'est pas en faveur d'un approfondissement du for interne, mais dans le sens d'une banalisation extrême qui conduit sûrement au vide intérieur. D'ailleurs, le sociologue en apporte lui-même les preuves en montrant que la croyance devient de plus en plus utilitariste.

Il me faudrait plusieurs pages pour analyser convenablement ce texte qui ne me retient que parce qu'il est très représentatif d'une certaine mentalité pleine d'arrogance, de prétention scientifique. Et c'est particulièrement drôle, parce que ces gens qui font le procès de l'institution au nom de l'individualisme, tiennent précisément leur autorité d'une institution et qu'on les mettrait dans une rage singulière si on déniait leur autorité scientifique au nom des droits de la conscience personnelle et de celui de tout un chacun à contester l'institution. Enfin, dernière drôlerie : Jean-Marie Donegani explique que la mentalité contemporaine est en connivence avec la secte et non avec l'Eglise : "L'Eglise, on y naît et on y meurt ; le groupe sectaire, on y adhère volontairement". Voilà qui devrait intéresser notre commission parlementaire sur les sectes qui, au contraire, semble persuadée que la liberté d'adhésion, c'est dans une Eglise, dont on sort quand on veut, tandis que l'adhésion sectaire est fondée sur des ressorts psychologiques qui font qu'on en sort difficilement et souvent complètement désarticulé.